# ILITE ES OUVER BERN

HEBDOMADAIRE

PARAIT LE MARDI

N° 104 — SEMAINE DU 25 AOUT AU 31 AOUT 1970

PRIX: 2 F

# ISRAEL otage de la politique Américaine au MOYEN - ORIENT



# En bref

\*......

..............



#### DEUX POIDS, DEUX MESURES

A La Baule, un jeune homme s'apprêtait à dormir sur la plage, dans la nuit du 14 au 15 août; et pour cela tenta de pénétrer dans une cabine. C'est alors que le gardien du club voisin se mit à frapper le jeune homme à coups de nerf de bœuf, le força à se déshabiller et le fit ainsi courir en pleine ville sous les coups, pour le faire s'allonger par terre devant un café.

Ce plagiste, pour toute justification, se référa à son passé militaire, disant que c'était comme ça à l'armée.

Cet ancien militaire, si prompt à se faire justice, a donc été inculpé pour coups et blessures volontaires et outrage public à la pudeur. Mais bien que ces délits soient bien caractérisés, la police l'a laissé en liberté provisoire; nous ne le regrettons pas et c'est tant mieux pour lui, nous n'avons en effet aucune confiance particulière dans les vertus éducatives des prisons de la bourgeoisie.

Cependant à Saint-Denis, 17 gauchistes viennent d'être arrêtés, alors qu'il ne faisaient rien de répréhensible, simplement parce que des membres du PCF les avaient pris à partie avant d'appeler la police.

Encore une fois, ils ne faisaient rien de blâmable, à moins que ce ne soit une action condamnable, dans un régime aussi démocratique que le nôtre, que de tenter de diffuser ses idées.

Cela ne les a pas empêchés d'être détenus pendant plusieurs jours parce qu'ils avaient dans leurs voitures des bâtons pouvant servir de matraques. Pourtant notre plagiste avait bien, lui, un vrai nerf de bœuf!

Il y aurait, dira-t-on, deux poids deux mesures, dans cette belle démocratie!

#### DE L'HOMME A LA BETE

Les incidents à propos des plages privées se multiplient. Au Lavandou deux jeunes garçons furent chassés à coup de pierres et même de fusil d'un rocher où ils avaient osé poser le pied au cours d'une baignade.



Apprécions à leur juste valeur ces curieuses vertus de la propriété privée et gageons que le jour où les plages — comme d'ailleurs tout ce qui est utile à tous — seront à tout le monde, l'humanité n'y perdra rien si ce n'est quelques beaux spécimens de propriétaires hystériques dont elle se passera fort bien.

#### L'INSTRUMENT D'UNE PROVOCATION

E "Midi Libre" dans son numéro du 13 août 70, dans un article intitulé « L'Hérault et le Gard, terrain de combat des maoïstes », reproduit un communiqué qu'il aurait reçu à la suite d'apparitions de graffitis sur les murs de Montpellier. Nous reproduisons un extrait du soi-disant communiqué :

« Le Comité d'Action Révolutionnaire Maoïste Régional, après délibération, a choisi maintenant Montpellier, l'Hérault et le Gard comme « lieu témoin ». Nous avons commencé. En attendant l'abolition du droit de propriété, nous faisons savoir que tout domaine clôturé, ou portant la mention « Propriété privée. Défense d'entrer », à l'exception des terres cultivées, subira l'été chaud.

Notre activité actuelle nous dispense d'insister sur la validité de nos menaces. Notre action est efficace à tous les échelons. L'acquittement de Bolo vous le prouvera. »

Nous savons d'expérience que certains tracts ou communiqués maoïstes sont souvent inconscients et irresponsables. Mais dans ce cas précis, il est évident qu'il s'agit d'une pure provocation.

Les seules relations que les maoïstes entretiennent avec les milieux de la Justice c'est en tant qu'inculpés et, en aucun cas, ils ne pourraient écrire la petite phrase ci-dessus concernant l'acquittement de Bolo, allusion qui fait plutôt partie de la panoplie de « Minute ».

Alors que dans le Midi, la psychose des incendies criminels s'est répandue aussi vite, sinon plus, que le feu, le « Midi Libre » en publiant un tel papier voudrait bien verser de l'huile anti-gauchiste sur ces incendies.

D'ailleurs il est revenu à la charge deux jours plus tard, hypocritement, dans la rubrique « Des lecteurs nous écrivent », en publiant en encadré « La réponse du bourgeois aux maoïstes » (due probablement à un rédacteur du journal) :

"Que ces voyous soient assurés que s'ils viennent chez moi, je saurai les recevoir, ayant toujours gardé comme une relique ma mitraillette « Sten » et quelques chargeurs qui m'avaient servi, voici vingt cinq ans, à reconduire le « Boche » chez lui. »

Nous regrettons que ce bourgeois bien armé n'ait pas demandé au journal l'apposition de sa signature au bas d'un tel chef-d'œuvre : que nous sachions, ce texte tombe, en raison de son appel à la violence et aux armes, sous le coup de la loi anti-casseur...

#### LE DENIER DU CULTE

Durant les vacances, nombreux sont les touristes qui visitent les églises anciennes. Pour celles qui ne sont plus consacrées au culte, on ne se gêne pas pour faire payer un droit de visite le plus souvent exorbitant. Pour les autres on ne peut car il faudrait distinguer entre les fidèles et les visiteurs. Afin de résoudre ce douloureux problème financier, les « Monuments Historiques » et les curés ont installé d'ingénieux systèmes.

Ces églises sont en général sombres, d'où des difficultés pour voir les détails de l'intérieur.

Mais en mettant un NF dans un appareil à sous, des projecteurs éclairent, pour une minute, une partie de ce que vous voulez voir (procédé courant).

A Saint-Nectaire (Auvergne), par exemple, le « Trésor » de l'église est conservé dans deux cases dont l'éclairage coûte un NF chacune. Comme, de plus, de gros barreaux de fer le protègent, malgré tout vos efforts et vos pièces vous ne voyez rien, mais vous gagnez le torticolis, mais il reste une consolation: acheter des cartes postales vendues à l'entrée, qui vous « donnent » une pieuse image de ce que vous étiez venu voir.

Et puis on peut toujours partir en se disant qu'on a vu de près un visage moderne de l'Eglise : la machine à sou du culte.

# LEUR MORALE... ET LA NOTRE

Sûr de son bon droit, un gérant de Supermarché à Rueil-Malmaison (Hts-de-Seine) déposait une plainte, il y a une huitaine de jours, contre un vieillard, Julien Dorlot, qui avait dérobé dans son magasin, une boîte de crabe et quelques chocolats, le tout ne dépassant pas la somme de 20 F! Pour ne pas arriver les mains vides à une fête à laquelle des amis l'avaient convié, il s'était laissé tenter par ces quelques marchandises. Ce vieillard de 70 ans avait en tout et pour tout 10 F par jour pour survivre!

Fidèles exécutants de cette sorte de justice, les gendarmes allèrent perquisitionner chez le retraité. Sitôt les gendarmes partis, le vieillard alla se noyer dans la Seine.

Joli travail, messieurs les propriétaires, juges et gendarmes! Votre chère propriété est peut-être sauvée une fois de plus. Mais ne vous étonnez pas si certains n'acceptent pas votre justice qui accule au suicide des vieillards indigents, ne vous étonnez pas si certains vous accusent, vous et vos principes, comme responsables de la misère et de la mort de tous les vieillards sous-alimentés qui croupissent dans les asiles ou les chambres de bonne, et ne vous étonnez pas non plus si certains se battent pour construire une société où des individus de votre espèce n'auront plus l'occasion de nuire.

# LES MISERABLES 70 : PRISON POUR HUIT PECHES

En Italie, un maçon en chômage vient d'être condamné à deux mois et vingt-et-un jours de prison... pour avoir volé huit pêches!

Près de trois mois de prison pour huit pêches, c'est de toute façon révoltant. Mais là où cela le devient encore plus, c'est quand on sait qu'actuellement, en Italie comme en France d'ailleurs, on détruit des millions de

En l'espace de quelques mois, plusieurs dizaines de milliers de tonnes de fruits ont été rachetés par un organisme gouvernemental et détruits, parce que cette année, la production italienne de fruits a été plus forte que prévu (il y a eu 400.000 pêches de plus que l'an dernier). On prévoit encore la destruction, dans la région de Venise, de 100.000 tonnes de fruits (il y en aura pour 3 milliards de lires... c'est-à-dire environ 2,6 milliards d'A.F.).

Pendant ce temps, sur le marché de détail, les fruits sont vendus de 200 à 300 lires (2,40 à 3,60 NF) le kilo (les agriculteurs, eux, n'arrivent à les écouler qu'à des prix compris entre 25 et 40 lires, quand ils ne sont pas obligés de les détruire...)

D'un côté, on détruit des fruits par millions, et on vend le reste au prix fort, ce qui empêche les plus déshérités d'en acheter. De l'autre, on emprisonne un chômeur qui en a volé

C'est cela le régime capitaliste!

#### ENCORE UNE HAUSSE DES TARIFS!

20 à 100 % d'augmentation pour les tarifs des métros; 15 à 25 % d'augmentation pour les tarifs des chemins de fer! Les usagers sont mécontents. Certains ont réagi en refusant purement et simplement de payer leurs billets plus chers. Diverses associations d'usagers ont lancé une campagne de protestation. C'était en septembre 1969 à Paris ? Non! En août 1970 à Londres. A Londres comme à Paris les mêmes causes produisent les mêmes effets. En France, le gouvernement avait aussi annoncé une augmentation des tarifs publics pour les mois de juillet ou d'août. Face aux réactions que les premières augmentations avaient soulevées, il a reculé Sans préjuger de l'avenir, on peut espérer qu'il s'avancera maintenant plus prudemment dans cette voie.

#### LE DINER DES COCHONS

La publication récente d'un document dactylographié d'un ancien sénateur démocrate américain apporte quelques précisions fort intéressantes sur les intentions de Kennedy à propos de Fidel Castro.

Lors de sa campagne électorale, et par la suite, Kennedy, aidé de ce sénateur, aurait envisagé à plusieurs reprises l'assassinat du gêneur qu'était Castro. Si le projet ne fut pas mis à exécution, c'est que l'on ne savait pas quelles seraient les réactions en Amérique Latine à un tel meurtre.

Par la suite, on sait que Kennedy approuva le projet de débarquement d'exilés cubains en 1961 dans la Baie des Cochons. On connaît l'échec ridicule de l'expédition. Et l'on comprend la rage qui, d'après la même source, s'empara de Kennedy lorsque notre même sénateur, lors d'un repasprésidentiel, replaça dans la conversation, entre la poire et le fromage, ce projet d'assassinat de Castro. Résultat, Kennedy cassa son assiette... d'un coup de fourchette furieux.

Voilà comment se décide le cours des destinées humaines par ceux qui tiennent le monde entre leurs mains.



#### A NOS LECTEURS

"LUTTE OUVRIERE"

continuera de paraître régulièrement chaque semaine (le mardi à Paris, le mercredi en province) durant tout l'été, bien que sur un nombre de pages réduit.

Nous demandons à nos lecteurs de continuer à nous soutenir durant cette période en achetant régulièrement « Lutte Ouvrière » même durant leurs vacances.

« Lutte Ouvrière » est en vente dans un grand nombre de kiosques et librairies et dans la plupart des maisons de la presse.

## ISRAEL

# otage de la politique Américaine au MOYEN-ORIENT

I, en lançant « l'affaire des missiles », soi-disant déplacés par les Egyptiens vers le canal de Suez après le début du cessez-le-feu et donc en violation de celui-ci, les dirigeants israéliens espéraient obtenir la caution du gouvernement américain, soit pour revenir définitivement par ce biais sur la signature qu'ils avaient apposée au bas du « plan de paix Rogers », soit, ce qui dans les faits revient pratiquement au même, pour repousser aux calendes l'échéance des négociations prévues sous l'égide de G. Jarring, leurs espoirs auront été déçus.

Le gouvernement américain n'a pas cédé.

Après plus d'une semaine de palabres, courtoises mais non moins fermes, entre dirigeants israéliens et américains, ces derniers ont annoncé officielle-ment mercredi dernier que, d'une part les preuves fournies par les Israéliens n'étaient pas à leurs yeux concluantes et que, d'autre part, quoi qu'il en soit du caractère concluant ou pas des preuves, les incidents de la quinzaine passée n'empêchaient en rien que s'ouvrent immédiatement les négociations prévues par le plan Rogers.



Mme Golda Méïr et le président Nixon : les dirigeants rient, les peuples trinquent.

Ainsi, malgré l'ambiguïté de son texte officiel, et malgré ses pirouettes de phrases à double sens qui visent au seul but de ne pas froisser au-delà des limites acceptables les susceptibilités israéliennes, le gouvernement américain n'a pas dissimulé l'essentiel : à savoir qu'il se refuse pour l'instant catégoriquement à entrer dans le jeu israélien.

Cette remise en place du gouvernement israélien par les U.S.A. après sa petite incartade de la quinzaine passée ne permet pas de dire que Washington ait désavoué la politique des dirigeants sionistes. Si désaccord il y a, il est très limité et porte plus pour l'instant sur la lettre que sur l'esprit des politiques convergentes menées par les deux Etats au Moyen-Orient. Mais pour limité qu'il soit, il n'en a pas moins fait naître des doutes sur la solidité des liens d'intérêts politiques qui unissent Washington et Tel-Aviv, du moins pour ceux qui, surtout dans les milieux politiques israéliens, pouvaient nourrir des illusions sur la solidité à toute épreuve et la pérennité de ces liens.

Le quotidien israélien "Haaretz" écrivait ces jours derniers que « la politique que doit à présent mener Israël est difficile et délicate : il doit sauvegarder ses intérêts vitaux, sans heurter de front les positions américaines ». N'est-ce pas là reconnaître que les intérêts des uns et des autres ne sont pas forcément les mêmes, et que, dans un avenir plus ou moins proche, ces intérêts pourraient même devenir antagonistes?

Mais ceux qui, aujourd'hui, font mine de faire de bien amères découvertes, se sont-ils donc déjà demandé si, dans le passé même, les intérêts du sionisme israélien et ceux de l'impérialisme américain furent jamais les mêmes ?

L'Etat juif s'est créé au terme de plus de vingt ans de guerre contre les Arabes.

Naître et survivre dans ces conditions, l'Etat israélien ne put le faire sans aide extérieure. A défaut

d'avoir accepté la cohabitation pacifique avec la population indigène arabe, et même à défaut de s'être appuyés, comme ils auraient pu le faire, sur celle-ci pour mettre un terme aux appétits des divers rapaces impérialistes qui rivalisaient dans ce champ clos du Proche-Orient, les Israéliens durent accepter l'aide extérieure des grandes puissances, c'est-à-dire durent accepter en fait d'en être les jouets soutenus ou lâchés par les uns ou les autres, selon que telle attitude ou telle autre convenait le mieux à leurs intérêts économiques et politiques du moment.

Si, depuis 1948, les U.S.A. ont accordé au jeune Etat Israélien une aide économique et financière, cela ne signifie nullement que la politique israélienne survivre par la force dans un entourage hostile, et pour cela se faire toujours plus agresseur, c'està-dire ébranler toujours plus dangereusement et avec des risques de plus en plus graves de conflagration générale le statu quo du moment — soit toujours conforme aux intérêts américains. Tout en soutenant Israël, l'impérialisme américain n'a jamais caché ses sympathies pour certains dirigeants de pays arabes, tant que ceux-ci bien sûr ne portaient pas atteinte ni à leurs intérêts pétroliers par des mesures de nationalisations, ni à la cause du « monde libre », en flirtant trop ouvertement avec le camp soviétique ou, plus simplement avec le « non-alignement ».

En octobre 1956 par exemple, les Israéliens ne mirent pas plus de 24 heures pour obéir aux injonctions de l'impérialisme U.S. et évacuer la région de Gaza et le désert du Sinaï qu'ils avaient occupés pour le compte des rapaces anglo-français dans l'affaire de l'expédition de Suez.

Aujourd'hui, seuls ceux qui avaient pu croire et faire croire que l'impérialisme soutenait au Proche-Orient autre chose que ses intérêts propres, intérêts qui ne convergent pas forcément avec la survie de l'Etat d'Israël et de son peuple, peuvent parler de l'éventualité d'un lâchage d'Israël par les U.S.A. Mais pour lâcher Israël, encore aurait-il fallu que les U.S.A. l'aient un jour soutenu. Ce qui n'est pas le cas.

Bien sûr, pour l'instant et jusqu'à nouvel ordre, l'impérialisme américain utilise la politique sioniste, ségrégationniste et agressive, de l'État d'Israël, et lui apporte donc son aide. Aide massive, mais non désintéressée, qui fait dire aujourd'hui à tort au Général Rabin, ambassadeur d'Israël aux U.S.A., que « l'Amérique est le seul ami qui nous reste ».

Libre à Rabin, et à ses collègues de l'appareil d'Etat sioniste, de croire un ami celui dont ils sont l'otage. Ce ne serait, somme toute, pas bien catastrophique si ces gens-là étaient les seuls dupes. Malheureusement, la population israélienne dans son ensemble partage les mêmes sentiments et se berce des mêmes illusions. Et à moins qu'elle ne prenne conscience dans les plus brefs délais que l'Etat d'Israël aurait une autre politique à mener, que la politique sioniste et forcément agressive de ses dirigeants actuels, et d'autres « amis » à trouver que le premier gendarme et assassin du monde, cette population israélienne, qui vit déjà dans un état de guerre perpétuelle contre tous les peuples arabes voisins. se condamne de plus en plus à n'être que le iquet des grandes puissances, un pion sur l'échiquier international que l'on avance, recule ou dont on se débar-



ne nouveau déconfage de la Palestine ne pouve-t-il has notre volonté de Paix?

#### Politique intérieure

- A propos de l'accident en rade de Toulon.
- Quand le smicard mange à la ba-
- A Lorient, l'escalade de la répression.

#### Dans les entreprises

- Rhône-Poulenc : la série des accidents continue.
- Renault-Billancourt : succès des travailleurs de permanence.
- Les problèmes de l'Extrême gauche.

#### Page 9

La Ligue Communiste et l'opération Tillon-Garaudy.

#### A L'ETRANGER

- A Mexico,, les assassins sont les
- Le mouvement féministe aux U.S.A.
- Au Vietnam : la guerre pour la des-
- truction.
- U.S.A. : les pilotes atomiques en « voyage ».

#### **DIVERS**

#### Feuilleton

Page 10

— Huasipungo de J. Icasa.

#### Critiques :

#### Page 11

- Livre : « Panthère noire » de Elridge
- Film : « L'homme qui tua Liberty Valance » de John Ford.

« LUTTE OUVRIERE » n'est pas l'organe d'un parti ou d'une organisation. Elle ne peut compter que sur le soutien, moral et financier, de ses lec-

« LUTTE OUVRIERE » espère trouver un appui chaleureux et efficace parmi tous ceux, militants syndicaux et politiques, ouvriers, étudiants ou enseignants, qui vécurent en mai le grand espoir de temps nouveaux et qui souhaitèrent que Mai 68 féconde et regénère le mouvement ouvrier français.

Nous demandons à tous ceux-là, non seulement de lire « LUTTE OUVRIERE » et d'en répandre les idées, mais de la faire lire, de la vendre dans leur entreprise ou leur quartier, de la soutenir financièrement et surtout, de l'infor-

Responsable de la publication Michel RODINSON

Impression: Roto technic Offset Tél.: FLA. 37-07

Adressez toute correspondance au nom de Michel Rodinson, Initiative Socialiste, 54, rue Monsieur-le-Prince, 75 - Paris-6°

Nota: cette adresse n'est pas une permanence, écrire seulement.

#### Tarifs des abonnements :

6 mois : 30 F 6 mois : 70 F sous pli fermé :

Tous les versements de fonds abonnements et soutiens divers doivent être faits au C.C.P. RODIN-SON PARIS 6851-10

# A Mexico, les assassins sont les juges

E 17 août, le procès de cinquante manifestants s'est ouvert devant le Tribunal à Mexico. Depuis deux ans, ils attendaient dans leur prison d'être jugés... et ils n'en sortiront même pas pour leur jugement puisque ce dernier se déroule à huis-clos à l'intérieur même de la prison.

50 manifestants sa peur du mouvement étudiant, il veut aussi se rassurer lui-même, car la terreur est une arme dangereuse et le fidèle serviteur de l'impérialisme US qu'est Diaz, malgré ses paras et ses granaderos n'est pas sûr de ses lendemains. Il craint tellement que la colère populaire se réveille qu'il fait juger ses 50

On se souvient, il y a deux ans, les Jeux Olympiques s'ouvraient à Mexico. Mais la flamme révolutionnaire avait devancé la flamme des Jeux. Durant tout l'été 1968, l'agitation étudiante avait atteint un tel niveau au Mexique que le gouvernement Diaz Ordaz avait fait appel à la troupe à plusieurs reprises. Blindés et parachutistes occupaient l'Université de Mexico à la veille de l'ouverture des Jeux annoncée pour le 12 octobre.

Les étudiants mexicains luttaient pour la liberté et la justice, contre un gouvernement sanguinaire qui ne répondait à leurs revendications que par la force. Dès l'été, la répression avait déjà fait plusieurs morts

C'est donc sur un stade occupé par la troupe et dans des installations sportives gradées par les granaderos (CRS mexicains) que les athlètes commencèrent à

Mais l'agitation continuait. L'armée dé-

cida alors de frapper un grand coup.

Le 2 octobre, sur la place des TroisCultures à Mexico, plusieurs milliers de
personnes se réunissent pacifiquement
pour écouter des orateurs. L'armée brusquement tire sur la foule désarmée. Deux
cents personnes sont tuées, des centaines de blessés sont relevés et les principaux leaders universitaires sont arrêtés.

Deux ans après ce massacre, ce ne sont pas les assassins que l'on juge, mais cinquante de ces manifestants.

De quoi le dictateur Diaz Ordaz et sa fausse justice peuvent-ils les accuser ? D'âtre réchappés de la tuerie du 2 octobre ? D'avoir contraint l'armée à tirer aveuglément sur la foule, à tuer femmes et enfants pour noyer dans un bain de



Mexico : Après la fusillade, les responsables arrêtent les victimes...

sang délibéré toute velléité d'opposition ? Il est vrai que le mouvement étudiant gagnait la sympathie de couches de plus en plus larges de la population et les militaires, fidèles soutien du dictateur, ont peut-être eu peur pour leur peau.

Et c'est pour se venger de sa frayeur d'hier, qu'aujourd'hui le gouvernement réclame des peines très lourdes allant de 5 à 59 ans de prison.

Mais, si en frappant fort, le gouvernement Diaz Ordaz veut faire payer à ces détenus à l'abri des murs épais de leur prison !

Mais le gouvernement Diaz et tous les gouvernements réactionnaires d'Amérique latine se trompent s'ils espèrent protéger ainsi leur pouvoir. Malgré la répression le mouvement révolutionnaire existe et si le peuple mexicain se tait aujourd'hui, il n'a sûrement pas oublié le massacre de la place des Trois-Cultures qui reste une dette de sang au livre de compte des opprimés.

A PRAGUE,
COMME AILLEURS,
IL Y A CE
QU'ON DIT
,,,ET IL Y A
CE QU'ON FAIT

Au début du mois d'août, à Prague, des membres de l'ambassade du Cambodge, partisans du prince Sihanouk, ont occupé leur ambassade, en expulsant l'ambassadeur en titre, qui, lui, s'était rallié au nouveau gouvernement Lons Nol.

Le gouvernement tchécoslovaque, qui n'a cependant pas reconnu le nouveau régime, a répondu à cette occupation en isolant l'ambassade avec un cordon de policiers armés. Il a ensuite coupé le gaz, l'eau, l'électricité.

C'est que, quand on est un pays de l'Est, on ne peut pas reconnaître si rapidement un régime issu d'un coup d'Etat militaire appuyé par la C.I.A. américaine.

Mais d'un autre côté, quand on est un pays de l'Est, uni à l'URSS par des liens dont la solidité a été scellée comme l'on sait en août 1968, on ne peut pas non plus se permettre d'être irresponsable et d'ignorer que si l'on ne reconnaît pas le gouvernement Lons Nol, c'est pour la galerie, et qu'il ne faut pas que des hurluberlus prennent cela au sérieux.

# Le mouvement féministe aux USA

EPUIS quelques temps, un nouveau mouvement de protestation fait parler de lui aux Etats-Unis, celui des femmes qui se mettent à contester la société américaine et qui ont appelé toute la population féminine à faire du 22 août le jour de la « grève des femmes ».

Pourtant la femme américaine pouvait apparaître comme le plus bel exemple d'émancipation, jouissant de tous les droits civiques (sauf dans certa'ns Etats) ,ayant accès à toutes les professions. On allait même jusqu'à dire qu'elle dominait les hommes, (suivant le cliché bien connu du mari américain « obligé » de faire la vaisselle et aussi parce que, leur longévité étant plus grande, la majorité des grosses fortunes U.S. seraient entre les mains de femmes.

Mais en observant les statistiques, on était frappé du petit nombre de femmes occupant des professions « supérieures » : médecins, avocates... sans parler de la participation à la vie politique. De plus un écart persistant se manifestait entre salaires masculins et féminins et la plupart des femmes de la classe moyenne se cantonnaient dans le rôle traditionnel de femme au foyer.

Dans un livre déjà assez ancien et qui fut un best-seller : « La Femme mystifiée », Betty Friedan "psychologue et journaliste américaine connue, décrit ce phénomène : Des milliers de femmes instruites et capables n'avaient d'autre ambition que de se marier et d'avoir des enfants. Elles vivaient dans des maisons de banlieue, coupées du monde extérieur, uniquement occupées à faire le ménage, les courses ou conduire leurs enfants en classe. Livres, journaux et jusqu'à leur psychiatre, contribuaient à leur présenter cette existence comme la seule véritablement féminine, la seule qui leur permettait de s'épanouir.

Mais derrière le mythe de la ménagère comblée, Betty Friedan montrait une réalité toute autre. Les femmes qui ne trouvaient à dépenser leurénergie et à utiliser leurs connaissances que pour passer l'aspirateur et mettre en route la machine à laver mouraient d'ennui, buvaient, avaient des dépressions nerveuses ou se transformaient en mégères qui persécutaient leurs maris, ou en mères abusives qui étouffaient leurs enfants (personnages typiques du roman américain).

Betty Friedan, cherchant à trouver un remède à cette situation, a créé une organisation N.O.W. (New Organisation for Women) qui a pour but de faire participer les femmes à la vie publique, de les encourager à entreprendre (ou à reprendre) des études, à cesser de se croire obliger de s'occuper de leurs enfants 24 h sur 24... Elle publie un journal et donne des séries de conférences à travers le pays qui rencontrent un succès considérable.

Mais si N.O.W. reste un mouvement modéré, d'autres se sont créés parmi les jeunes et surtout les étudiantes qui vont beaucoup plus loin dans la contestation du mythe de la femme-objet ou épouse-mère. Cela les amène à des manifestations dont certaines peuvent paraître comiques : refus de porter des soutiens-gorges ou de suivre des régimes amaigrissants... elles affirment aussi leur volonté de rivaliser avec les hommes sur tous les plans, y compriselui de la force physique, et on a même mis en avant le bruit du « women power »!

En fait ce mouvement est sans avenir parce qu'il ne pose pas le vrai problème. Pourtant Betty Friedan passe bien près quand elle s'interroge sur la dégénerescence du mouvement féministe aux Etats-Unis. En effet, du début du XX° siècle jusqu'à la seconde guerre mondiale, plusieurs générations de femmes américaines avaient lutté

pour la reconnaissance de leurs droits. Et cette lutte avait été payante. Elles avaient obtenu le droit de vote, l'accès des universités et des professions réservées aux hommes... Mais à partir de 1945, on a vu se développer une campagne systématique, utilisant la presse, la radio, ou les oracles de Freud, dont le but était de ridiculiser le mouvement féministe et de persuader les femmes de retourner au foyer. C'est qu'en 1945, l'économie américaine qui n'avait pu se remettre de la grande crise que grâce à la guerre, a dû absorber tous les démobilisés. Cela n'aurait pas été possible si les femmes s'étaient présentées en même temps sur le marché du travail.

Et actuellement, le capitalisme américaine est de plus en plus incapable

d'utiliser productivement ses ressources matérielles et humaines. Si tout est fait pour persuader les femmes américaines de se limiter à leur rôle de ménagère, c'est que le capitalisme américain est incapable de leur fournir une autre place, pas plus qu'il n'est capable de résorber le chômage et la misère des Noirs ou de supprisher les dépenses militaires.

Ce sont des aspects de cette crise fondamentale du capitalisme auxquels s'attaquent les Noirs, les étudiants pacifistes, et maintenant les femmes. Mais malgré leur radicalisme ou même leur terrorisme apparents, ces mouvements ne mettent pas sérieusement en danger la société américaine, tant que le fossoyeur que lui destine l'histoire, le monde du travail, reste muet, paralysé et à l'écart.

## Le socialisme algérien est en marche arrière

Depuis 1967, une circulaire ministérielle du gouvernement algérien interdit aux Algériennes musulmanes d'épouser des non-musulmans. Par contre, jusqu'à maintenant, les hommes sont libres de se marier comme bon leur semble.

Mais même cet état de chose est encore apparu dangereux à certains dirigeants algériens, et M. Mouloud Kassim, ministre de l'Enseignement originel et des Affaires religieuses, a préconisé « la nécessité de prendre de sévères mesures » contre les mariages avec des étrangers.

Et pour bien prouver qu'il n'innovait pas dans ce domaine, le ministre a

fait référence à Israēl, où les mariages « mixtes » sont pratiquement impossibles.

Il est quand même remarquable que ce ministre d'un pays qui n'hésite pas à se dire « socialiste » ne retienne d'Israël que ce qui est son aspect le plus rétrograde, celui d'un Etat théocratique et racisté.

Heureusement, il ne semble pas que le ministre en question ait tellement l'oreille des masses, puisque les mariages mixtes sont en continuelle augmentation. Cela constitue sans doute la meilleur preuve que le peuple algérien rejette ces préjugés d'un autre âge.

#### AU VIETNAM :

# la guerre pour la destruction

EVANT ce conflit qui n'a pas cessé depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, l'opinion publique internationale semble s'habituer à lire dans les quotidiens, à entendre à la radio les comptes rendus des combats, des bombardements, des horreurs perpétrées dans cette partie du globe par l'impérialisme français hier, par l'impérialisme américain, aujourd'hui.

Les Américains ont cyniquement baptisé « Sang, sueur et larmes » leur canon géant qui pilonne les positions adverses, au Cambodge.

Mais ces années de guerre, de massacres et de destruction ne paraissent pas avoir affaibli la détermination de la population vietnamienne qui continue à mettre en échec l'armée la mieux équipée et la plus puissante du monde. Sur le sol vietnamien, l'armée américaine ne sort pas de l'enlisement.

Dimanche dernier 16 août, prouvant de nouveau de façon écla-

tante leur énergie et leur volonté de vaincre, restées inébranlables, les forces vietcongs lançaient une offensive d'envergure dans les provinces septentrionales du Vietnam du Sud, sur des positions que les Américains avaient remises aux forces du gouvernement Thieu et Ky au printemps dernier.

Pour répondre à cette attaque, la plus importante depuis deux ans, à laquelle les forces sud-viet-namiennes étaient bien incapables de faire face, l'armée U.S., dans tonnes de bombes, pour ensuite mobiliser toute sa flotte aérienne de B 52 basée au Sud-Est asiatique.

Mais ces bombardements intensifs ressemblent, finalement, moins à une démonstration de puissance qu'à un aveu d'impuissance. Car après avoir mené des années durant une guerre sanglante sur le terrain, les Etats-Unis, ne pouvant imposer leur loi au Vietnam, en sont réduits à mener cette guerre de loin. Incapables de tenir le terrain, ils en viennent à tout détruire à coups de bombes, de napalm et autres gaz mortels. Pour les combattants vietnamiens, c'est une forme de guerre, ni plus ni moins cruelle que les autres et qui ne pourra, ils l'ont déjà prouvé, amoindrir leur détermination. Pour les généraux américains, par contre, c'est le choix délibéré de la destruction gratuite, perpétrée dans une sorte de hargne criminelle afin de ne pas avouer qu'ils ont perdu la guerre ou, ce qui reviendrait au même, qu'ils ne sauraient la gagner militairement.

De semblables opérations mili-

taires éclairent plus que jamais l'absurdité et l'inutilité d'une guerre uniquement destinée, au-jourd'hui, à détruire tant les hommes que le pays. Mais même sans aucune justification militaire, les Américains sont décidés à poursuivre une guerre de destruction qui n'a d'autre objet que d'éviter à la première puissance impérialiste du monde de perdre la face.

L. PLAIN.

### DEMOCRATIE DIRECTE

Le Liban, seul pays du Moyen Orient disposant d'une « démocratie à l'occidentale », vient de procéder à l'élection de son Président de la République. En toute démocratie. Il a fallu pour cela une



M. Soléiman Frangié, élu Président de la République libanaise, dans des conditions... mouvementées! (Photo A.F.P.)

séance assez mouvementée de la Chambre des Députés.

Tout d'abord, on a relevé 100 bulletins de vote sur 99 votants: il a fallu recommencer et l'un des candidats a alors recueilli 50 voix, l'autre 49. D'où une vaste discussion constitutionnelle pour savoir si, sur 99 votants, la majorité absolue est de 50 voix ou de 51! Les arguments juridiques ont d'ailleurs commencé à s'effacer devant d'autres, plus directs; c'est ainsi que l'on a assisté, en pleine Chambre, à un crêpage de chignon entre le candidat, le vice-président de l'Assemblée et le Président. On a même vu les « barbouzes » de ce dernier s'emparer de leurs mitraillettes pour ajouter du poids à ses

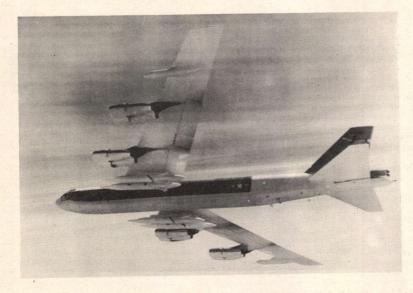
Devant la tournure que prenaient les événements, — les armes, paraît-il, commençaient à circuler dans la foule —, il a bien fallu décider que 50 était la majorité absolue.

Comme on voit, le Liban sait ce que c'est que la démocratie « à l'occidentale ». Il est vrai que, pays de culture française, il a été à bonne école et qu'il a appris qui était Bonaparte au sens du code

5

#### USA:

# les pilotes atomiques en "voyage"



Un des B-52 porteurs de bombes atomiques, qui tournent constamment au-dessus de nos têtes.

Le S.A.C., c'est la Stratégic Air Command. Une des plus belles perles de l'écrin du Pentagone. Le SAC, c'est l'épée de Damoclès version 1970, et « made in USA ».

Le business du SAC consiste à veiller à ce que 24 h sur 24, à chaque jour de chaque année, des bombardiers porteurs de bombes atomiques les plus destructrices et pilotés par des officiers du SAC naviguent vers des objectifs déterminés du territoire de l'URSS. Ainsi, raisonnèrent les stratè-

LUTTE OUVRIERE

ges du Pentagone, même si l'Union soviétique attaquait la première, l'impérialisme US pourrait riposter dans les minutes qui suivraient. Mais, jusqu'à maintenant, depuis des années, ces bombardiers, à la limite de l'espace aérien soviétique font demi-tour. D'autres bombardiers au même instant, décollant pour les relayer.

Eisenhower, Kennedy, Johnson, Nixon, se sont succédés à la Maison-Blanche. Le SAC existe toujours. Chaque nouveau président se contentant à

son égard de le doter des plus modernes bombardiers et des plus meurtrières bombes.

Oh bien sûr, il est bien arrivé qu'une fois, du côté de Palomarès, dans le sud de l'Espagne ou au contraire vers le Danemark, deux de ces bombes aient été égarées... Les messieurs du Pentagone et du SAC en ont été très fâchés. Mais c'est maintenant une affaire classée à laquelle il est malséant de faire allusion dans ces milieux.

Tout comme il en sera bientôt pour « l'affaire Thomas McDonaugh ».

Ces messieurs du Pentagone n'apprécieraient guère qu'à la « une » des journaux et des informations, la population apprenne qu'un lieutenant du SAC se livrait, dans l'enceinte d'une base aérienne, au trafic de marijuana et de L.S.D.!

Au-dessus de nos têtes, des bombardiers B 52 porteurs de bombes infiniment plus meurtrières que celle d'Hiroshima étaient pilotés par des pilotes drogués au LSD, la plus efficace des drogues hallucinogènes.

Bien piètre consolation : il n'est pas encore prouvé que les « voyages » de ces pilotes drogués soient plus dangereux pour l'humanité que les stratégies mises au point par cette bande d'assassins chamarés qui siègent au Pentagone.

Pas besoin de drogues : un monde fou, fou, fou, est réel! Et c'est le nôtre!

J. LAFFONT

# problème noir

UJOURD'HUI, environ 23 millions de Noirs vivent aux USA, soit 12 % de la population totale. Et si les récentes émeutes ont montré que la plupart des Noirs (environ  $70\ \%$ ) étaient rassemblés dans les ghettos des grandes villes, elles ont aussi mis en évidence le fait que près de 50 % de ces Noirs vivaient dans le Nord et l'Ouest (et 1/3 environ dans les sept grands Etats industriels américains)

Contre quoi les Noirs se révoltent-ils ? Contre la ségrégation légale dans le Sud et contre la discrimination raciale, bien sûr ; mais surtout contre la pauvreté, le chômage et le sous-emploi entretenus par cette discrimination raciale et la vie dans les ghettos. Le revenu annuel moyen d'une famille noire est inférieur de moitié à celui d'une famille blanche. En 1963, et la proportion n'a pas décru depuis, 13,3% de la population noire était en chômage contre 6,7 % des Blancs; actuellement, les chômeurs et les travailleurs sans qualification professionnelle forment la moitié de la population active de couleur.

#### L'installation des Noirs aux USA

Les premiers Noirs furent « importés » d'Afrique à partir de 1619 pour servir d'esclaves dans les plantations du Sud. En 1776, ils étaient 500.000, soit un sixième de la population. Dès cette époque, les conditions de vie des esclaves noirs étaient telles que les Blancs d'Amérique vivaient dans la crainte des révoltes qui éclataient sporadiquement. Pendant la guerre d'Indépendance que les Américains menèrent pour se débarrasser de la tutelle anglaise, malgré le fameux « Tous les hommes ont été créés égaux » de la Déclaration des droits de l'Homme, l'armée américaine n'accepta pas les Noirs, sauf à la fin de la guerre, parce qu'elle manquait d'effectifs et que... l'armée anglaise les accueillait volon-

Le premier Etat à abolir l'esclavage fut, en 1783, le Mas-sachusetts, c'est-à-dire un Etat où il n'y avait pratiquement pas de Noirs! Ce fut le cas d'à peu près tous les Etats qui pratiquaient une politique tant soit peu libérale à ce sujet. Et encore faut-il ajouter que la loi les obligeait à « rendre » à leurs maîtres les esclaves fugitifs.
Par contre, l'esclavage se renforça dans les Etats du Vieux

Sud et se répandit dans les Etats du Sud Ouest en même

temps que les grandes plantations de coton. Les lois régis-sant l'esclavage se précisèrent et se firent plus dures : le propriétaire était le maître absolu de ses esclaves qui n'eurent plus aucun droit, ni même celui de quitter leur maître sans autorisation écrite ou de se marier

Dans le même temps, les Noirs libres étaient périodiquement en butte à des pogroms, et leur liberté était précaire, puisque tout infraction à la loi pouvait les faire retomber en servitude. C'est vers cette époque que commença à se répandre toute une littérature tendant à prouver que les Noirs étaient « inférieurs ».

#### La Guerre de Sécession et l'abolition de l'esclavage

Vers le milieu du XIX° siècle cependant, le mouvement abolitionniste grandissait (« La Case de l'Oncle Tom » parut en 1852 et fut vendu à 300.000 exemplaires dès l'année de sa parution). Et si la Constitution fédérale n'accordait pas aux Noirs les mêmes droits qu'aux autres Américains, l'élection de Lincoln à la présidence des USA sur un programme anti-esclavagiste leur donna quelques espoirs et les poussa à s'engager comme volontaires dans les armées Nord, surtout après que l'Emancipation des esclaves fut proclamée par le Gouvernement fédéral en 1863.

Mais cette émancipation n'était proclamée que dans le but d'affaiblir les Etats du Sud.

#### Du début du siècle à la deuxième guerre mondiale

C'est en 1896 que la Cour Suprême, dernière instance des USA, approuva des « possibilités séparées mais égales », instaurant en droit l'usage de la ségrégation.Noirs et Blancs furent séparés partout : lieux de travail, lieux publics, hôpitaux, églises, etc. Et les Noirs qui commençaient à affluer vers le Nord découvrirent que, là aussi, l'égalité n'était qu'un mythe. On les entassait dans des quartiers où les logements et les services publics étaient les plus défectueux, seuls les emplois les plus bas leurs étaient donnés, et la plupart des syndicats ne les admettaient pas ou les

reléguaient dans des groupes à part dits « sections de corbeaux ». Les lynchages étaient plus fréquents dans le Sud, mais le Nord se distinguait par des émeutes anti-noires. Le gouvernement fédéral ne prit aucune mesure législative pour assurer les droits civiques aux Noirs, ni même pour faire appliquer les lois existantes.

#### Un tournant: la seconde guerre mondiale

Comme le fait remarquer le rapport remis au Président Johnson sur les causes des émeutes noires, « les USA combattirent le racisme en Europe avec une armée organisée selon les principes racistes! »

Pourtant, la guerre amena déjà un profond changement : l'économie américaine, tournant à plein rendement, eut besoin de main-d'œuvre, principalement dans les grandes villes industrielles du Nord et de l'Ouest, attirant ainsi les Noirs du Sud ; c'était l'époque où la centrale syndicale CIO. rivale de la vieille AFL, développait encore une politique antiraciste.

L'après-guerre vit s'accentuer ce mouvement d'émigration des Noirs du Sud vers le Nord Ouest : en effet, les possibilités de travail dans le Sud agricole s'amenuisaient sans cesse ; d'autre part, le Nord bénéficiait encore de son pres-tige de « terre promise » : Noirs et Blancs y étaient croyait-on, égaux..

Ainsi, actuellement, près de la moitié de la population noire se trouve au Nord Ouest.

Comment se fait-il que, loin de s'intégrer progressivement à la population, ils se voient de plus en plus parqués dans les ghettos? Pourquoi leur niveau de vie, contrairement à celui des immigrants américains du siècle dernier, a-t-il tendance, non pas à monter progressivement, mais au contraire à baisser? Est-ce uniquement dû à la discrimination roile. tion raciale, ou y a-t-il d'autres raisons ?

Il ne faut pas oublier, tout d'abord, que les immigrants blancs venant d'Europe mirent deux, trois ou quatre générations à « s'élever », pour la plupart, jusqu'à un niveau de vie décent; et ce, en une période où le capitalisme améri-

# Les mouvements noirs

Pendant longtemps, les mouvements noirs furent fort modérés : représentants de la petite bourgeoisie noire, ils se méfiaient de toute action de masse, s'en remettaient à la bonne volonté des autorités fédérales pour abolir les lois racistes. Les dirigeants de tels mouvements de la bonne de la dirigeant de la mouvement de la dirigeant de la dirigeant de la mouvement de la dirigeant de ments cherchent à prouver que les noirs aussi peuvent être de bons citoyens américains. Cet état d'esprit subsiste encore largement aujourd'hui.

Mais la législation raciste renforcée du début du siè-Mais la législation raciste renforcée du début du siècle prouva la faillite de cette politique. De jeunes intellectuels noirs, avec à leur tête William E.-B. Dubois se réunirent aux chutes du Niagara en 1905. Leur manifeste déclarait : « Pas à pas, les défenseurs des droits des citoyens américains ont battu en retraite. Contre quoi le Niagara Movement protestera éternellement. Nous réclamons pour nous-mêmes, chacun de tous les droits qui appartiennent à un Américain né libre : droits politique, droits civiques, droits sociaux ; et jusqu'à ce que nous les ayons obtenus, nous ne cesserons de protester et de clamer aux oreilles de l'Amérique. »

En 1909, le « Niagara Movement » en transforma en NAACP (Association Nationale pour le Progrès des

Le pasteur Martin Luther King, leader non violent, assassiné par les racistes.

(Photo UPI)

Gens de Couleur). Elle engagea de multiples procès, en particulier devant la cour suprême, combattant toutes les formes de discriminations, engageant une campagne contre les lynchages dont les Noirs étaient victimes dans le Sud. Le nombre de ses adhérents atteint 550.000 en 1946. Mais elle resta toujours l'organisation de la petite bourgeoisie noire, incapable de se lier aux masses les plus opprimées, refusant toute action directe de masse. Son fondateur, Web Dubois, finit par rompre avec elle en 1934. « Je me rendis compte, déclaratil que l'Association avait trop misé sur le groupe des Colored ayant les revenus les plus élevés, qui la consi-Colored ayant les revenus les plus élevés, qui la considéraient comme une arme pour attaquer la sorte de discrimination sociale qui les lésait spécialement plutôt que pour améliorer la condition et la position sociale de la communauté noire dans son ensemble » Aujour-d'hui, la NAACP reste encore la plus importante, numeriquement, des organisations noires, mais elle a perdu l'initiative.

Devant la carence de la NAACP, des organisations noires plus actives se créèrent. La plus connue est la Conférence des leaders chrétiens du Sud de Martin Luther King. Ayant au fond la même idéologie que la NAACP, elle n'hésita pas à se lancer dans des actions spectaculaires telles que marches, « sit-ins » (occupation de lieux publics), etc., pour dénoncer la ségregation. Elle prit par ailleurs des positions politiques radicales notamment contre la guerre du Vietnam.

Le CORE (Congrès pour l'égalité raciale) et le SNCC (Comité de coordination des étudiants non-violents), furent à l'origine des organisations semblables. Mais elles évoluèrent vers des positions favorables au «Freedom Now» (liberté immédiate) puis au «Pou-

Quant à la Ligue urbaine, elle est surtout spécialisée dans la recherche d'emplois pour les chômeurs noirs, cherchant pour cela à faire appel à la bonne volonté des patrons blancs.

des patrons blancs.

En face de toutes ces organisations modérées, au moins au départ, existent aussi depuis longtemps des mouvements plus radicaux qui sont souvent teintés de « nationalisme » noir.

A. Philip Randolph, un militant socialiste noir, fonda un syndicat parmi les employés des wagons-lits (les noirs avaient le monopole de la profession), la Brootherhood of sleeping cars porters, et mena de dures luttes contre le magnat Pullmann. Puis il créa en 1936 le National negro congress où l'accent était mis aussi bien sur les revendications économiques et sociales que sur les droits civiques. En 1941, la menace d'organiser une marche des Noirs sur Washington les differences des la contra de la co ciales que sur les aroits civiques. En 1941; la menace d'organiser une marche des Noirs sur Washington lui attira l'hostilité des Noirs aisés, mais elle amena le président Roosevelt à condamner la discrimination dans les industries de guerre. De même en 1948, sa menace d'appeler au boycott du service militaire amena le président Truman à annoncer son intention de mettre fin « dès que possible » à la ségrégation dans l'armée. Mais son « loyalisme » américain l'amena tous l'armée. Mais son «loyalisme » américain l'amena tou-jours à se contenter finalement de promesses et à re-noncer à mettre ses menaces à exécution.

Les courants « nationalistes » sont déjà anciens parmi les Noirs. Au lendemain de la première guerre mon-diale, l'agitateur Marcus Garvey reprit l'idée du « rediale, l'agitateur Marcus Garvey reprit l'idée du « re-tour en Afrique » (qui avait abouti au 19 siècle à la pitoyable création d'un Etat afro-américain sous la tutelle des banquiers américains, le Libéria). Garvey exalta la race noire, prêchant sa pureté et condamnant le métissage. Il affirma que Dieu et le Christ étaient noirs. En 1921, ils se proclama président provisoire de l'empire d'Afrique. Le mouvement compta jusqu'à deux millions d'adhérents avant que Garvey ne fusse jeté en prison à la suite de faillites dans les coopératives noires qu'il avait créées. La bourgeoisie noire consi-déra avec mépris ce démagoque, mais des foules considéra avec mépris ce démagogue, mais des foules consi-dérables affluaient aux meetings de Garvey. Les masses noires furent toujours beaucoup plus « nationalistes » que les élites. Leur désespoir a pu les amener vers un

C'est en s'appuyant sur ces constatations que le PC « sionisme » noir. américain lança l'idée d'une « République noire indé-pendante » dans le Sud. Ce mot d'ordre fut édulcoré

quelques années plus tard avant d'être abandonné en 1955. Par ailleurs, le PC mena une campagne interna-tionale à la suite de la condamnation à mort en 1931 tionale à la suite de la condamnation à mort en 1931 de 6 jeunes noirs de Scottsboro (Alabama) pour un prétendu «viol» de femmes blanches, campagne qui reste un modèle du genre. Mais à la suite de ses tournants successifs, le PC finit par perdre toute audience parmi les Noirs qui constataient que dès que les intérêts du Kremlin et de la bourgeoisie américaine coincidaient, il abandonnait leur défense.

De toute façon, le mot d'ordre de «République noire indépendante» semble passablement utopique, la majorité des Noirs vivant de plus en plus non en bloc compact dans les régions du Sud où ils furent majoritaires, mais dispersés à travers tous les Etats-Unis. Cependant, il est clair que les révolutionnaires doivent défendre le droit des Noirs à créer un Etat à eux s'ils le désirent.

Les idées d'une république noire indépendante furent reprises notamment par le mouvement politico-reli



E Parti des Black Panthers fut fondé en mai 1967 à Oakland (Californie). Il est né de la volonté de quelques militants noirs de tenir tête à la police particulièrement brutale et raciste de cette ville. Les Pantheres Noires décidèrent de protéger la commu-nauté noire contre les flics et constituèrent donc des atrouilles armées qui suivaient les policiers dans tous leurs déplacements.

Le premier instant de stupeur passé, les flics contre-attaquèrent. La répression fut sauvage (assassinats, saccage de locaux, arrestations, passages à tabac...). Les Blacks Panthers ont eu des dizaines de tués, des centaines de blessés et d'arrestations. Cette répression les a contraint à abandonner les patrouilles armées pour se contenter de l'auto-défense.

Mais depuis, ils se sont développés en tant qu'organisation politique. Ils ne sont pas très nombreux : 1.000 pour une ville comme Chicago. Mais ils sont extrêmement disciplinés et demandent beaucoup à leurs militants, qui doivent suivre des classes, lire énormément, vendre des journaux, s'entraîner au maniement des armes. Ils ne sont pas clandestins, parce qu'ils estiment qu'il faut être connu des masses pour gagner leur

Leur programme est le suivant :

- Autodétermination du peuple noir;
- Le plein emploi, des logements décents, etc. ;
- Une éducation « qui nous apprenne la véritable nature de la société américaine décadente et qui nous apprenne notre véritable histoire et notre rôle dans la société d'aujourd'hui;
  - Tous les Noirs exemptés du service militaire;

# U.S.A

cain était en plein essor, où, d'une certaine manière, il y avait de la place pour tout le monde et en particulier dans l'industrie, malgré les crises, le chômage, etc. Des ouvriers sans grande qualification professionnelle pouvaient espérer une promotion plus ou moins rapide cependant que de nouveaux arrivés prenaient les mauvais postes.

Aujourd'hui, la situation est différente : l'expansion est limitée, l'immigration stoppée, la situation cristallisée. Le travailleur noir sous-qualifié ne se voit offrir aucune possibilité de promotion. Et, bien sûr, quand il y a quelqu'un à renvoyer quelque part c'est toujours le Noir qui l'est le

Cette double raison — inadaptation aux emplois proposés, discrimination dans l'emploi et mise à la porte avant tous les autres — explique que la proportion des chômeurs soit au moins le double de celle des Blancs, et bien supérieure encore dans les ghettos.

Le capitalisme, comme partout, a besoin d'un « volant de chômage », et le trouve ici chez les Noirs.

#### L'action du Gouvernement Fédéral... et ses limites!

Elle est déterminée à la fois par le poids que représentent les voix des Noirs massés dans les ghettos des grandes villes et par la crainte des manifestations de violence des Noirs exaspérés. Depuis les années soixante, les mesures et les lois se multiplient, mais elles sont plus spectaculaires qu'efficaces. Prenons trois exemples, pour montrer de quelle façon les lois sont tournées.

En 1964 fut votée une loi réprimant la ségrégation dans les lieux publics et la discrimination dans l'emploi. Depuis, nombre d'entreprises, pour ne pas tomber sous le coup de la loi, pratiquent ce qu'on appelle le « gradualisme » : c'està-dire qu'elles embauchent ostensiblement un ou plusieurs

Noirs — mais pas plus!

En 1965, une loi interdit d'imposer des conditions restrictives de logement aux Noirs. Il fallut attendre 1967 pour que cette loi fût confirmée par la Cour Suprême, et, de plus, uniquement pour les immeubles de rapport, alors qu'aux USA environ 60 % des habitations sont individuelles, ce qui

gieux des Musulmans noirs. Recrutant parmi les cou-ches les plus misérables de la population noire, le sous-prolétariat, les repris de justice, les Musulmans noirs en firent des hommes nouveaux, fiers d'eux-mêmes et de leur race, se considérant comme une frac-tion des deux milliards d'hommes de couleur opprimés. Les meilleurs éléments constituèrent un service d'or-dre les Fruits of Islam, toujours d'une correction im-Les meilleurs éléments constituèrent un service d'ordre, les Fruits of Islam, toujours d'une correction impeccable, ne cédant pas aux provocations. Fondée en 1930 à Detroit, l'organisation des Musulmans noirs de vint dans les années 60 le plus radical des mouvements noirs et commence à inquiéter la bourgeoisie américaine. Mais elle ne tarda pas à éclater entre ceux qui prenaient au sérieux sa nature de secte religieuse, tels Elijah Mohammed, et ceux pour qui l'Islam n'était qu'un prétexte pour combattre l'oppression, tels Malcom X qui périt assassiné en 1965.

Aujourd'hui les mouvements noirs radicaux n'ont plus besoin de se couvrir d'oripeaux religieux et se réclament franchement d'une idéologie politique révolutionnaire.



La fin des brutalités policières et des meurtres de

 La liberté immédiate pour tous les prisonniers noirs et la possibilité pour tous les Noirs d'être jugés par leurs propres tribunaux;

par leurs propres tribunaux;

— Un plébiscite supervisé par l'ONU afin de déterminer la volonté du peuple noir, ainsi que sa destinée.

Outre l'auto-défense et l'organisation des Noirs pour la lutte armée, les Panthers Noires ont une activité en direction des ghettos, axée sur la libération des écoles, des petits déjeuners gratuits pour les enfants et des cliniques gratuites pour les pauvres. Là encore, la réaction des flics a été incroyablement violente: locaux mis à sac, nourriture arrosée de peinture, bou-teilles de lait brisées, etc.

Au point de vue politique, leur idéologie est un mélange de maoïsme, de tiers-mondisme, de nationalisme teinté de marxisme. Bien qu'ils ne considèrent pas le prolétariat comme une force décisive et s'appuient en priorité sur la jeunesse radicalisée des ghettos, ils se revendiquent de la lutte de classe et affirment lutter

pour une société sans classes :

« Nous avons besoin d'une societe universene, sans passeports, sans frontières, une société sans classes, qui ne soit plus basée sur l'exploitation capitaliste. Nous avons besoin d'une société qui puisse comprendre le monde, qui puisse organiser la distribution du travail et de la production à l'échelle mondiale... » (Eldridge Cleaver) « Nous avons besoin d'une société universelle, sans

En fait, rien dans leur attitude jusqu'à présent, ni vis-à-vis du prolétariat blanc, ni dans la propagande destinée aux masses noires, ne montre qu'ils dépassent les limites d'un nationalisme particulièrement radi-



Dans un quartier noir, la police quadrille.

(photo U.P.I.)

permet à leurs propriétaires de ne pas tomber sous le coup de la loi en refusant de les vendre à des Noirs!

En fait, la loi ne change rien à la situation réelle Détroit, moins de 70 familles noires se sont installées dans des quartiers blancs depuis 1958! Et quand quelques familles noires s'installent dans un quartier, c'est la fuite éperdue des Blancs, qui vendent à bas prix leur maison à des agents immobiliers qui les revendent ou les relouent au prix fort, vue la pénume des logements, à des Noirs; et le quartier entier devient noir.

De même, l'intégration a été rendue obligatoire dans les écoles : on a pu assister depuis, partout, à des redécou-pages des secteurs géographiques des écoles, ce qui fait que pratiquement partout les enfants noirs fréquentent les écoles noires, mal entretenues faute de crédits, à qui l'on donne les maîtres les moins qualifiés, où se pratique sou-

vent, vu le manque de place, ce qu'on appelle « une rotation des effectifs » : c'est-à-dire que la moitié des écoliers vont à l'école le matin, les autres l'après-midi!

On ne s'étonne plus après cela si 67,5 % des Noirs contre 19 % des Blancs échouent aux tests de présélection militaire.

Ce ne sont que quelques exemples : et encore n'avonsnous vu ici que les conditions économiques et sociales dans lesquelles vivent les Noirs, et non les humiliations psychologiques qui en découlent.

C'est dans ce contexte qu'il faut replacer la révolte des Noirs américains qui, actuellement, ne se contentent plus de réclamer l'égalité légale — même pas encore acquise dans le Sud — mais posent les problèmes au cœur des grandes métropoles du Nord.

S. FRIEDMANN.

OUR les marxistes révolutionnaires, il ne fait aucun doute que le problème noir aux USA est en fait le problème de toute la société capitaliste. Pour ne prendre qu'un exemple, c'est tout d'abord parce que cette société ne peut supprimer le chômage et l'existence d'un sous-prolétariat, que les Noirs ne trouvent pas de travail ou, s'ils en trouvent, qu'il s'agit d'emplois sous-payés et sous-qualifiés.

L'oppression économique et politique dont souffrent les noirs ne peut donc être supprimée par un rafistolage du système : la libération noire implique ni plus ni moins la révolution sociale, qui devra être l'œuvre consciente et unie de millions de travailleurs blancs et noirs.

Le programme et le but des socialistes révolutionnaires ne saurait donc être le « pouvoir noir » ou l' « Etat noir ». Bien sûr, il ne s'agit pas là de faire une quelconque concession aux théories fumeuses sur le soi-disant « racisme à rebours des Noirs » ou aux spéculations risibles de ceux qui se cassent la tête pour savoir... si les Noirs ne vont pas

un jour supprimer les Blancs! Notre position vis-à-vis de l'Etat noir découle d'une compréhension scientifique des racines de l'oppression dont les

#### Partir des sentiments réels des Noirs

Mais cela est un langage abstrait pour un Noir américain. Ce qu'il constate quotidiennement, c'est que c'est parce qu'il est noir qu'il ne trouve pas de travail, qu'il est parce qu'il est noir qu'il ne trouve pas de travail, qu'il est sous-payé quand il en trouve, c'est parce qu'il est noir qu'il se retrouve dans les ghettos des grandes villes avec d'autres noirs, que, tout petit on lui fait comprendre qu'il est différent. Cette différence, il la sent jusque dans le baratin paternaliste du libéral blanc qui veut « améliorer son sort ». C'est pourquoi les révolutions et ne peuvent se contenter d'appropren des généralisées.

ter d'annoncer des généralités et des abstractions sans partir de l'expérience concrète des Noirs. « Unité des Blancs et des Noirs? » Mais l'ouvrier noir ne voit, la plupart du temps que le racisme imbécile et le corporatisme borné de

Les Noirs prennent de plus en plus conscience de la nécessité de lutter. Mais c'est en tant que Noirs qu'ils res-sentent l'exploitation, l'oppression policière, la pourriture morale de la société. A ce stade leur lutte est nationale par son contenu et anti-capitaliste par ses implications (bien qu'il n'existe aucune fatalité qui transforme automatiquement la lutte nationale en une lutte révolutionnaire et socialiste conséquente). Les Noirs américains prennent conscience de former une minorité opprimée par un pouvoir qui leur échappe et ce qu'ils réclament c'est de contrôler leur propre vie, de mener leur propre lutte, d'avoir leur propre pouvoir : c'est cela le sens du « pouvoir noir » et non pas des considérations géographiques sur l'endroit où les 20 millions de Noirs pourraient s'installer.

Les révolutionnaires n'ont pas à cacher leur jeu : ils pensent qu'un tel pouvoir n'est pas possible sans la destruction du pouvoir de la bourgeoisie, ce qui implique aussi le pouvoir de la classe ouvrière toute entière. Mais l'essentiel, c'est que les Noirs décident eux-mêmes, apprennent à ne compter que sur eux-mêmes, forgent leurs instruments de lutte. Et les révolutionnaires leur reconnaissent le droit

à leur propre Etat séparé s'ils le désirent. Aujourd'hui, les Noirs constituent la fraction la plus consciente et la plus combative de la population U.S. Ils ont raison de ne pas attendre que les travailleurs blancs se décident à abandonner leurs préjugés. Pour l'instant, ils comptent sur leurs propres forces

Ils commenceront à compter également sur les forces du prolétariat blanc, le jour où celui-ci luttera contre le capitalisme et le jour où ils entendront des ouvriers blancs leur dire : « Si vous voulez votre propre pouvoir, si vous voulez votre propre Etat, nous sommes prêts à vous soutenir, y compris à verser notre sang pour que vous l'obteniez. »

#### La critique

Mais il ne saurait être question pour autant pour des révolutionnaires d'abandonner leur propre programme et de se mettre à la remorque des organisations nationalistes

noires. S'ils doivent soutenir le droit des Noirs à l'indépendance, les marxistes, qu'ils soient noirs ou blancs, militent

pour l'unité de tous les travailleurs. Les organisations noires telles que les Blacks Muslims ou surtout les Panthères Noires ont représenté et continuent encore de représenter un formidable progrès dans la conscience et l'organisation des noirs. Elles leur ont fait accomplir en quelques années cent fois plus de progrès que toutes les organisations pacifistes et réformistes en quelques décennies. A travers Malcom X, Huey Newton ou Elridge Cleaver, les noirs ont appris qu'ils étaient capables de lutter. Ils ont regagné une dignité d'hommes. Quelle que soit l'évolution ultérieure des leaders et des mouvements actuels cette œuvre ne pourra être effacée.

Mais les marxistes révolutionnaires ne peuvent oublier qu'il s'agit la d'organisations nationalistes, petites bourgeoises. Elles ne s'adressent pas en priorité à la classe ouvrière noire. Leur politique oscille entre des affrontements prématurés et inefficaces, un radicalisme verbal, ou des expériences sympathiques, mais pleines d'illusions et d'ambiguités (distributions de petits déjeuners gratuits aux enfants des ghettos).

Les révolutionnaires doivent soutenir fermement et physiquement ces organisations contre la terreur policière et le racisme des blancs, mais sans pour autant renoncer à en critiquer les limites et les confusions. Il faut suivre et encourager leurs pas positifs, mais sans espérer qu'ils se transforment globalement et par on ne sait quel miracle en partis prolétariens et socialistes. Et le rôle des révolutionnaires, ce n'est pas d'assister bras croisés à leur dévelop-pement, mais bien d'implanter le socialisme scientifique au sein de la classe ouvrière noire, à avancer des mots d'ordre qui, tout en partant de l'état de conscience réel des Noirs aujourd'hui (sentiment racial et national), vont dans le sens d'un rapprochement avec la classe ouvrière blanche (par exemple : pour donner du travail aux Noirs, diminution du temps de travail sans baisse de salaire pour tous).

#### Un parti révolutionnaire noir des organisations nationalistes

L'instrument d'une telle politique, chez les ouvriers noirs comme partout, c'est le parti révolutionnaire. Mais étant donné la méfiance parfaitement justifiée de la population noire vis-à-vis du paternalisme blanc, pour tout un temps, ce parti devra être un parti exclusivement noir. Rien ne pourra dispenser les révolutionnaires d'en passer par là : la création d'une organisation séparée. Evidemment, ce parti pourra très bien avoir tous les liens qu'il jugera nécessaires avec des organisations blanches. Il pourra et devra même faire partie d'une Internationale révolutionnaire, mais ses cadres et ses militants devront être noirs. Ce ne serait pas un parti nationaliste, mais un parti noir internationaliste militant pour la construction d'un parti unifié.

L'unification au sein d'un parti commun avec les ouvriers révolutionnaires blancs impliquera d'abord que ces ouvriers existent et qu'ils aient mené une lutte effective et efficace parmi les travailleurs blancs contre le racisme et le chauvinisme — car ce sont les préjugés et la mentalité réaction-naire des ouvriers blancs qui obligent pour tout un temps à la formation de deux partis distincts et non le prétendu

Les conditions d'une unité de la classe ouvrière américaine et d'une lutte socialiste aux USA sont, d'une part, la construction d'un parti révolutionnaire noir capable de donner une direction marxiste à la révolte des Noirs et, d'autre part, un travail sérieux, patient de la part des révolutionnaires blancs au sein de la classe ouvrière blanche.

Les conditions objectives existent aux USA pour une telle unité. Ces conditions, c'est le capitalisme qui les crée et les recrée en concentrant dans les centres de production des millions de prolétaires blancs, noirs, portoricains, mexicains,

Mais, d'un autre côté, il n'y a rien d'automatique : le capitalisme excelle dans l'art de créer mille et une divisions artificielles, une véritable hiérarchie d'esclaves salariés qui se dressent les uns contre les autres. Sur ce plan, les révolutionnaires noirs et blancs ont un rôle décisif à jouer et ce rôle-là, seuls eux peuvent le jouer.

M. VARLET.

# Escalade de la répression

ATAILLE navale dans la rade de Lorient », annonçait-on mardi dernier, dans la soirée, sur les ondes de nadio Luxembourg. Et le correspondant à Lorient du poste périphérique de raconter les incidents auxquels lui-même et de nombreux spectateurs avaient assisté l'après-midi même, stupéfaits et atterrés, des quais du port.

Depuis le matin, en effet, la passe d'accès au grand port du Morbihan était totalement barrée par un cordon infranchissable de pinasses, petits bateaux de pêche, volontairement mouillés là par leurs propriétaires, marins-pêcheurs côtiers, en signe de protestation contre ce qu'ils estiment être des restrictions injustes et insupportables à leur droit de pêche : « zones de cantonnement », c'est-à-dire réserves où il est interdit de mouiller des filets, et réglementation trop serrée du maillage de ceux-ci (ou plus exactement trop lâche puisque les dimensions imposées pour les mailles sont jugées trop grandes par les pêcheurs).

Toujours est-il que le mardi après-midi, les marins-pêcheurs n'ayant encore reçu aucune réponse aux revendications qu'ils avaient déposées auprès de l'administrateur des Affaires maritimes du quartier de Lorient, étaient toujours là. Ils bloquaient toujours l'accès au port, empêchant chalutiers et navires marchands d'y pénétrer ou d'en sortir.

C'est alors qu'un bâtiment prototype de la Marine nationale, le « Triton », tenta de forcer le barrage.

Coups de sirènes des pinasses; ordres de quitter la place et menaces du navire de guerre. Après une demi-heure, le « Triton » se lançait résolument, appuyé par deux remorqueurs qui l'escortaient. Résultat: la coque en bois d'une des pinasses contre laquelle le navire vint heurter fut brisée, et un des membres de l'équipage projeté à la mer.

Ni les pêcheurs, ni les spectateurs massés sur le port, ne s'attendaient vraiment à ce que les énormes bâtiments de la Marine osent se lancer sur les frêles embarcations et prennent le risque d'être responsables de mort d'hommes. C'est pourtant ce qu'ils n'hésitèrent pas à faire, répondant à des ordres venus de l'Amirauté.

Quoi qu'on puisse penser des revendications des pêcheurs, cet acte criminel, perpétré de sang-froid et qui aurait pu avoir des conséquences bien plus graves qu'il n'en a eues, a bouleversé l'opinion publique. Il y a de quoi.

Le pouvoir vient en effet d'administrer une nouvelle fois la preuve que, quelle que soit la catégorie sociale à laquelle il se heurte et quelles que soient les revendications de celle-ci, il ne reculait pas devant l'usage de la violence la plus aveuale.

Pour beaucoup de gens, jusqu'à présent, la répression était considérée comme réservée aux seuls gauchistes. Mais cela n'a jamais été vrai.

Les pêcheurs du Morbihan, comme auparavant les petits commerçants et bien d'autres qui se croyaient d'honnêtes citoyens respectés, ont pu mesurer combien les soi-disant « forces de l'ordre » donnaient peu cher de leur peau. Et à la lumière de tels incidents, on peut raisonnablement se demander si le moment n'est pas proche où les flics tireront sur la foule

Car il faut bien voir qu'une telle escalade dans la répression vis-à-vis de l'ensemble de la population n'a rien d'étonnant; qu'elle est dans la logique des choses.

Un pouvoir n'enseigne pas à sa police l'habitude de se comporter en brutes visà-vis d'une couche sociale particulière sans que ce même comportement ne s'applique ensuite à d'autres couches sociales. Un policier n'apprend pas à passer à tabac ou à torturer un Algérien, il n'apprend pas à matraquer ou insulter un étudiant, sans être immanquablement tenté d'appliquer ces mêmes procédés au premier venu, quel qu'il soit. Car ces méthodes font dès lors partie intégrante de 
son individu.

C'est ce qu'on appelle l'escalade de la répression. Un processus qui une fois déclenché, ne peut a'ler qu'en s'accentuant. Mais un processus qui a toutes les chances d'en faire naître un autre : l'escalade de la contestation. Car, insultés ou matraqués injustement par une police de plus en plus brûtale, comment tous les « honnêtes citoyens » ne deviendraient-ils pas à leur tour les plus virulents contestataires ?

Michelle VERDIER

# Cet argent qui craint la lumière

La signature d'une convention entre les autorités US et le gouvernement suisse qui permettrait la levée du secret bancaire dans certaines circonstances, a fait couler beaucoup d'encre, a fait aussi passer quelques frissons d'inquiétude dans les milieux de la finance et a fourni l'occasion à la grande presse d'étaler dans ses colonnes les règles et les méthodes qui ont fait la réputation... et la fortune, des banques helvétiques. «L'argent n'a pas d'odeur », dit la sagesse populaire; dans leur sagacité, les banquiers ont complété le dicton: «... mais il craint le grand jour ». Aussi ont-il mis au point un ensemble de techniques qui garantissent à leur clientèle la discrétion la plus absolue : possibilité d'ouvrir un compte ou de louer un coffre sous un pseudonyme — il paraît que la grande vogue en ce moment est aux noms de fleurs -, installation de complexes réseaux de couloirs qui permettent aux honorables clients d'accéder à leur coffre en évitant toute rencontre, le tout garanti par une loi qui punit rigoureusement tout manquement au secret bancaire.

Si nous étions malveillants, nous pourrions écrire que de telles méthodes semblent taillées sur mesure pour camoufler les « revenus » illicites des gangsters, que ce soit ceux de la Mafia américaine ou d'autres. Ils ne se sont pas fait faute, d'ailleurs, de se servir de ces étonnantes facilités, en transférant leur butin, anonymement bien sûr, en Suisse pour, tout aussi anonymement, acheter des actions dans l'industrie US,

ou européenne.

Mais nous savons parfaitement, et nous le clamons bien haut sans hésiter, que la discrétion bancaire suisse n'est nullement destinée à couvrir les malfaisantes pratiques des gangsters, elle est destinée au contraire aux honnêtes gens.

A la firme anglaise Vickers, par exemple, qui fabriquait avant et pendant la guerre de 14 des obus anglais sous licence... Krupp, et qui n'aurait tout de même pas pu payer des royalties à Krupp au grand jour, sans que les soldats anglais (ou les soldats allemands) demandent beaucoup d'explications.

A l'honnête spéculateur, qui peut ainsi échapper aux tracasseries réglementaires et administratives comme, par exemple, ce contrôle des changes qui, en France, empêche les capitaux de circuler, au moment même où l'achat du mark allemand procure de substantiels bénéfices. A l'honnête fraudeur fiscal qui peut ainsi enfouir ses revenus à l'abri des fouineurs du fisc.

A l'honnête industriel qui peut ainsi discrètement s'acheter tel homme politique sans que la vile populace en soit informée. — N'est-il pas pratique, en effet, de virer du compte de « violette » quelques millions au compte « d'orchidée », et puis c'est si poétique!

Et si tous ces honorables « honnêtes » gens recherchent tant le silence, la pénombre des couloirs des banques suisses, les escaliers secrets, c'est sans doute par modestie. Qui en doute?

# QUAND LE SMICARD MANGE A LA BAGUETTE



De mémoire de consommateur, ja mais le gouvernement ne s'était battu aussi fermement sur les prix que pour la baquette de pain à 58 centimes.

la baguette de pain à 58 centimes.

Le ministère des Finances, aidé par Giscard d'Estaing lui même et en personne, intervenu du fin fond de ses vacances, a combattu les boulangers qui avaient proposé des pains plus gros au prix de 60 centimes afin de n'avoir pas en rendre de monnaie.

Pour éviter toute infraction à la réglementation des prix, le ministère a donné des ordres : la police économique passe chez les boulangers et dresse force contraventions.

Et pour que les boulangers n'aient plus la moindre excuse, ordre a été donné à l'Administration des Monnaies d'émettre 21 millions de pièces de 1 centime, ces petites pièces surnommées si justement les « pièces-confettis », tellement elles sont peu pratiques et de peu de valeur.

Tout cela sans doute pour éviter que les indices sur lesquels sont indexés le SMIC ne bougent de trop : tout peut bien augmenter à toute allure, cela ne gêne pas le gouvernement, mais que l'une des denrées qui servent de base à l'indice bouge tant soit peu, et le gouvernement est toutes griffes dehors.

Incapable de dépenser la moindre somme dans l'intérêt des travailleurs, il sait intervenir avec promptitude et sans compter (l'argent des autres) pour empêcher les travailleurs de voir leurs salaires augmenter.

### A PROPOS DE L'ACCIDENT DE LA RADE DE TOULON

# "On croit mourir pour la patrie, On meurt pour les industriels "

ACCIDENT de la Galatée qui a causé la mort de quatre sous-mariniers et fait deux disparus et six blessés, n'a que par miracle épargné le reste des cinquante hommes d'équipage.

En fait, si les causes des précédents accidents de la véritable série noire qui frappe les sous-marins à haute perforformance du type « Daphné », chasseur de sous-marins atomiques n'ont pu être décelées, dans le cas de la Galatée, les raisons paraissent plus évidentes. Il s'agit probablement d'une erreur de manœuvre du sous-marin dirigé par les Sud-Africains que la Marine nationale initie au maniement de ces vaisseaux. En effet, la « Maria Van Rebeeck », le sous-marin éperonneur, fait partie d'un lot important de matériel de guerre vendu par la France à l'Afrique du Sud et comprenant en particulier trois sous-marins de ce type. Ce genre de contrat comporte évidemment des clauses de formation du personnel militaire.

La cause de la mort des sous-mariniers est donc malheureusement simple : ils sont morts pour que les industriels français fassent des bénéfices fabuleux en vendant aux dictatures les plus féroces, une panoplie militaire moderne et la manière de s'en servir. Et que le sous-marin ait été construit par une entreprise privée ou monté par un chantier d'Etat aux multiples sous-traitants et fournisseurs pri-

vés (spécialement pour la grosse chaudronnerie et l'électronique) ne change rien à l'affaire.

Mais si les causes et surtout les responsables de l'accident sont ici évidents, ils permettent rétrospectivement de comprendre les causes des accidents précédents qui ont frappé la « Minerve » et l'« Eurydice », deux sous-marins de la même série. On a parlé de défense nationale, il s'agissait bien sûr, d'avoir des équipages de sous-marins opérationnels, c'est-à-dire constamment entraînés. Mais outre que ces modèles ne doivent pas être militairement bien décisifs puisque tout petit dictateur peut les obtenir, il s'agissait aussi de garantir au futur acheteur que tel modèle est bien rôdé, que les essais ont été faits sur des milliers de kilomè-tres, la limite des possibilités étudiée et enfin de lui fournir une fiche technique

Les sous-mariniers, morts précédemment, sont morts comme des pilotes d'essai d'engins commerciaux, et eux aussi, pour les mêmes intérêts sordides.

« On croit mourir pour la patrie, on meurt pour les industriels » disait Anatole France en parlant des guerres soi-disant de défense nationale. On ne meurt pas seulement à la guerre car en période de paix aussi, on meurt pour les marchands de canons.

# La ligue communiste et l'opération TILLON-GARAUDY

PRES le surprenant article « Tillon exclu », publié dans son numéro du 6 juillet (voir à ce propos Lutte Ouvrière n° 98), Rouge consacre de nouveau, dans son numéro d'août, une large place à l'affaire Tillon, ou plutôt — nuance! — à « l'affaire Marchais ».

L'organe de la Ligue Communiste consent certes, enfin, à se souvenir du passé de Tillon. Mais c'est pour expliquer que «... pour lui comme pour des milliers de prolétaires en France : « La révolution c'était le parti »; c'est pour affirmer que le combat de Tillon « ... est la bataille sans merci des vrais communistes contre les usurpateurs du communisme » et c'est pour conclure, finalement : « Avec le camarade Tillon... nous construirons le Parti et l'Internationale... ».

Tel Paul de Tarse frappé par la grâce divine sur le chemin de Damas, Tillon aurait-il reconnu ses erreurs, abjuré le stalinisme et décidé d'employer à défendre La Résistance, voilà le grand terrain de bataille de Tillon, contre le « STO-Marchais ». Et la Ligue Communiste lui emboîte allègrement le pas.

Ce qui rend la chose assez drôle, c'est qu'engagée il y a quelques mois à peine, dans sa polémique contre la Gauche Prolétarienne, la Ligue n'avait pas de mots assez durs pour flétrir les tenants de la « nouvelle résistance », ceux qui voulaient revenir à la politique du « A chacun son boche! ». Et voilà qu'aujourd'hui, Tillon chante les louanges politiques de la Résistance, et que la Ligue l'accompagne, qu'il justifie dans l'interview déjà citée de « Que faire » le mot d'ordre « A chacun son boche! », et que la Ligue passe cela délicatement sous silence.

D'ailleurs, à lire « Rouge », on ne peut guère savoir si la Ligue se place rétroactivement dans le camp de l'internationalisme ou dans celui de la Résistance aux

côtés des impérialistes « alliés ».



TILLON EN 1965:

Au côté de Ho-Chi-Minh, les généraux Juin et de Lattre de Tassigny, Georges Bidault et Vincent Auriol.

(A.F.P.)

les idées révolutionnaires, le même zèle qu'il mettait hier à les combattre ? Nous nous permettons d'en douter.

Ce n'est pas que nous refusions, par principe, de croire aux conversions tardives. Et il est vrai, aussi, qu'on ne peut pas reprocher indéfiniment à un homme, les actes qu'il a pu accomplir durant sa vie militante. dans le cadre d'une politique donnée, à partir du moment où il a effectivement rompu avec cette politique, et où il l'a publiquement condamnée, sans ambiguïté et sans réserves.

Si Tillon avait effectivement accompli cette démarche, il ne serait pas pour autant devenu le meilleur dirigeant possible du futur parti révolutionnaire, car il y a des passés qui disqualifient un homme à vie, de ce point de vue, et quarante-cinq ans de stalinisme, au niveau où Tillon a exercé ses responsabilités, cela ne porte guère à croire, s'il est aujourd'hui sincère, à son intelligence et à son honnêteté politique. Mais cela changerait tout de même quelque peu les choses.

camarades de la Ligue pour croire que l'ancien mutin de la mer Noire a renoué avec son passé de militant lo catalante, et a rompu avec les méthodes et la politique stalinienne sur des bases révolutionnaires, car rien, absolument rien, dans les déclarations publiques de Tillon (les seules qui comptent, en politique) ne permet d'affirmer cela.

Tillon a été l'un des principaux représentants de la politique stalinienne en Espagne, avec son compère Marty, durant la guerre civile. Où et quand a-t-il dénoncé, non seulement les assassinats de militants révolutionnaires, dans lesquels leur responsabilité personnelle était enqagée, mais encore la criminelle politique du Front Populaire, la trahison de la révolution espagnole ?

Tillon était l'un des principaux dirigeants du Parti Communiste, en France, durant la même période. Où et quand a-t-il prononcé la moindre critique sur la politique menée par le PCF en 1936 ?

Tillon fut le commissaire militaire national des FTP durant la deuxième guerre mondiale. Où et quand a-t-il critiqué sur le fond (et pas seulement sur la demande d'autorisation de parution légale de l'« Humanité » en 1940, rappelée dans l'unique but d'embêter Duclos) la politique dite de « Résistance » et de Front national ?

Tillon était encore l'un des principaux dirigeants du Parti Communiste Français, dans les années d'après guerre, le plus prestigieux, même, d'après Rouge. Où et quand a-t-il condamné la politique du « Retroussez les manches » et du « Produire d'abord » ?

Sur la plupart de ces sujets, Tillon est resté silencieux. Il ne s'est guère expliqué que sur son rôle comme chef des FTP, et comme ministre de de Gaulle et de Bidault (notamment dans l'interview publiée par la revue « Que faire »), et ce qu'il a alors déclaré ne vas pas précisément dans le sens des pensées révolutionnaires que lui prêtent les camarades de la lieue.

Voilà par exemple ce que Tillon déclare dans « Que faire » à propos de la Résistance : « ... il est évident qu'une résistance nationale ne peut prétendre entraîner la masse de la population sur une base socialiste et internationaliste que beaucoup ne partagent pas. C'est pourquoi le « Front National » ne fut pas conçu comme un appendice du PC, mais comme un vaste rasemblement d'hommes de toutes origines et de toutes opinions qui se regroupaient pour lutter contre l'envahisseur... »

C'est sans doute cela que la Ligue appelle le rôle « primordial » du journal.

Notons ici en passant que la Ligue ne fait que renouer avec la politique opportuniste qui fut en ce domaine celle du Parti Communiste Internationaliste (la section française d'alors de la Quatrième Internationale) de 1940 à 1944, qui, d'un côté, eut des militants qui sacrifient leur vie à mener une politique révolutionnaire d'internationaliste au sein de l'armée allemande mais qui d'un autre côté, mena une politique — ne serait-ce que dans la Vérité — dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle fut ambiguë vis-à-vis de la Résistance.

Voilà donc pour ce que déclare Tillon lui-même. On ne peut dire que cela soit tellement plus révolution-naire que la politique du PCF. Mais les rédacteurs de Rouge ont une autre source d'information, qui leur permet d'alimenter un peu leur bel optimisme, une source d'information digne de foi, sans doute, puis-qu'il ne s'agit rien moins que de « l'Humanité » de 1952, de l'époque de « l'affaire Marty-Tillon ».

Le raisonnement est simple : « l'Humanité » accusait alors Marty et Tillon d'un certain nombre de péchés, du point de vue stalinien, par exemple d'avoir critiqué le pacte germano-soviétique ou la politique du PCF au lendemain de la « Libération ». Donc, conclut le rédacteur de Rouge, Marty et Tillon ont été exclus pour cela. « L'Humanité » aurait qualifié Marty et Tillon de Trotskystes que le rédacteur de Rouge serait encore plus satisfait. Mais c'est tout de même une méthode dangereuse, parce que « l'Humanité » avait bel et bien traité Marty de flic!...

En réalité, on peut se demander quelles raisons poussent ainsi les camarades de la Ligue Communiste à tresser ainsi des couronnes de lauriers révolutionnaires à Tillon, car si, en politique, celui qui juge les gens sur ce qu'ils disent, et uniquement sur ce

exploiter une situation. L'affaire Tillon-Garaudy est l'indice d'une crise au sein du PCF, elle peut aboutir à une crise encore plus profonde voire même à un éclatement de celui-ci, et les camarades de la Ligue pensent certainement qu'il convient de tout faire pour accélérer le processus, pour emmener Tillon le plus à gauche possible, et pour être partie prenante dans la formation d'une nouvelle formation politique qui pourrait surgir au terme de ce processus.

Il est vrai — nous l'avons déjà écrit à plusieurs reprises — que les révolutionnaires ne doivent pas assister en spectateurs indifférents au processus auquel nous assistons aujourd'hui, mais qu'ils doivent au contraire mettre à profit chaque occasion de pouvoir discuter avec les militants et les sympathisants du PCF, et avec l'ensemble des travailleurs, des problèmes directement ou indirectement soulevés qu'ils doivent également être prêts à militer au sein d'une organisation issue d'un éclatement du Parti Communiste Français, même si cette organisation se forme sur des bases non-révolutionnaires, s'il y a là une possibilité de gagner aux idées et au programme révolutionnaire une partie des travailleurs actuellement organisés ou influencés par le stalinisme.

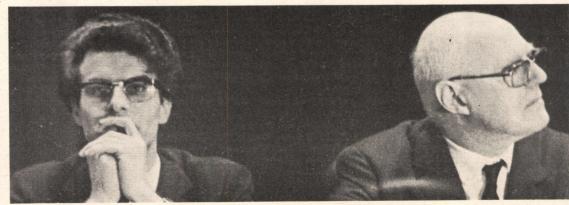
Mais dans un tel regroupement, étant donné les idées politiques qui sont actuellement les leurs, nous ne serions pas les alliés des Tillon et autres Garaudy (car il n'y a pas que Tillon, Pronteau et Kriegel, dans cette opération, il y a aussi le droitier bien connu Garaudy, que les camarades de la Ligue ne citent jamais, sans doute parce qu'il est un peu encombrant, mais que Tillon n'a jamais critiqué publiquement, et avec lequel il a, au contraire, signé un texte commun qui fit quelque bruit), mais nous serions bel et bien leurs ennemis, comme des révolutionnaires dignes de ce nom ne peuvent être que les ennemis de tous les opportunistes ou de tous les centristes qui ne se proclament communistes que pour mieux tromper les travailleurs, et les utiliser comme masse de manœuvre pour leurs basses besognes politiques, au mauvais sens, bourgeois, du mot.

D'ailleurs, si un tel regroupement voit le jour, ce sont les Tillon et Garaudy eux-mêmes qui, en son sein, feront la chasse aux idées trotskystes ou aux militants trotskystes eux-mêmes, après les avoir utilisés le temps voulu.

Et, pour le moment, il n'est pas vrai que l'on puisse emmener Tillon plus à gauche en lui attribuant des **intentions** révolutionnaires. Ce qui engage Tillon, et encore, c'est ce qu'il dit, pas ce qu'on lui fait dire. Tillon n'est pas plus révolutionnaire que Tito n'était un authentique communiste — parce que la Quatrième Internationale l'avait décidé ainsi — avant qu'il n'approuve l'intervention américaine en Corée, ou que le FLN algérien n'était une authentique direction révolutionnaire avant d'accoucher de la dictature de Boumediene. En politique, plus qu'en tout autre domaine encore, la méthode Coué ne peut que semer des illusions, et ce, d'abord et avant tout chez ses propres utilisateurs.

Les camarades de la Ligue peuvent espérer qu'en se présentant aujourd'hui, dans les milieux gauchistes et gauchisants, comme les porte-paroles de Tillon. ils seront les principaux bénéficiaires de l'opération, si celle-ci réussit. C'est très précisément ce qu'on appelle de l'opportunisme. Et c'est aussi un faux calcul, car la seule chose qu'ils sont en train de faire, c'est de semer dans leurs rangs, et dans leur entourage, les pires illusions sur une opération, et sur des hommes, qui n'ont fondamentalement rien de commun avec le mouvement révolutionnaire. C'est de semer aussi les idées les plus opportunistes.

Ils le font d'ailleurs avec un bel enthousiasme, et avec moins de réticences que lorsqu'il s'agit de travailler au rassemblement de révolutionnaires authentiques (car nous ne pensons pas que les camarades de la Lique aient posé à Tillon et à Garaudv le préalable de l'adhésion au Secrétariat Unifié de la Quatrième Internationale... Quant au droit de fraction, ils ont bien raison de n'en pas parler, car nous doutons fort que Tillon et Garaudy soient d'accords pour le reconnaître aux révolutionnaires).



TILLON EN 1970 :

lci au côté de A. Krivine, à l'occasion d'un meeting contre la répression, à la Mutualité, auquel avait appelé la Fédération de Paris de la S.F.I.O., de la Convention, ainsi que la Ligue Communiste, Lutte Ouvrière, A.J.S., le P.S.U.

qu'ils disent, n'est qu'un imbécile sans espoir, que penser de ceux qui les jugent sur ce qu'on leur fait dire, ou sur ce qu'ils leur font dire ?

Non, les dirigeants de la Ligue ne sont pas assez stupides pour croire vraiment que Tillon soit devenu, ou soit même en train de devenir un authentique révolutionnaire. Il est probable que les camarades de la Ligue n'agissent ainsi que dans un souci tactique, pour

Mais le pire, c'est que quoi que pensent les camarades de la Ligue, ils ne sont pas, en ce moment, engagés sur le chemin de la construction du Parti et de l'Internationale. Ils sont engagés sur la voie de la destruction, à plus ou moins brève échéance, de leur propre organisation.

leur propre organisation.
Il n'est pas trop tard pour l'abandonner, mais le temps presse plus qu'il n'y paraît.

F. DUBURG.

## HUASIPUNGO

#### de J. ICAZA

Enfin, la clarté du jour commença à filtrer par le toit de chaume et tomba sur l'engourdissement de l'Andrès et de la Cunshi. A l'aube, celle-ci fit un effort pour se lever, car il y avait toujours à faire dans le huasipungo. Elle resta quelques instants assise, l'air hébété, somnolent, mais ses forces l'abandonnèrent et elle tomba lourdement sur le guagua dont les pleurs éveillèrent le père.

- Tais-toi, animal, menaça l'Indien en se levant. Il prit ses outils et essaya de réveiller sa femme.

Cunshi... Cunshi! Est-ce que ton ventre te fait encore mal?

Le visage de la femme lui parut étrangement

Un souffle de vie parut alors l'animer. Ses yeux s'entr'ouvrirent et sa bouche laissa échapper une plainte.

· Caraju... Qu'est-ce qui pourrait lui faire du bien, murmura le mari en se grattant la tête.

Si tu veux, t'as qu'à dormir encore un peu. Le guagua s'éveilla; des ponchos qu'il venait de rejeter une odeur d'excréments fermentés se

T'as fait ?... interrogea le père menaçant.

Le petit, pour toute réponse, secoua la tête négativement, pour plus de sûreté il regarda l'endroit où il avait dormi, puis invita son père à venir se rendre compte.

Alors, d'où peut venir cette odeur, continue l'Indien en retournant les couvertures.

C'était la Cunshi qui avait fait dans le lit comme un petit bébé.

Comme un petit bébé, répétait l'Indien en regardant les jambes et les cuisses de la femme, mais sans oser formuler un reproche.

- C'est un malheur qui lui est arrivé.

Du seuil, il appela son chien.

— Tototototooo...

Sur les indications du maître, l'animal entreprit de nettoyer les jambes de la malade. Le regard de l'Indien allait de la langue du chien qui léchait les excréments au visage de la Cunshi, brûlante de fièvre.

Ça suffit, cria-t-il : vorace, le chien, la gueule sous la chemise de la femme, paraissait prêt à lui mordre la fesse.

Pénible, la respiration de la Cunshi se faisait

encore entendre, mais l'immobilité de sa femme

ce sommeil matinal inhabituel effrayaient l'Indien

plus que toute autre chose. Et de la voir ainsi

toute souilléel, il ressentait pour elle une tendresse

de père ; il était pris de remords aussi : au sou-

venir des chiens qu'il avait pendus dans le patio

de l'hacienda, des chiens méchants et voleurs. Il

les pendait, et ils mouraient après s'être compor-

tés comme la Cunshi. Etait-elle morte ? Il lui tou-

cha le visage, mais il était plus chaud que jamais.

Il la recouvrit alors d'un poncho et remarqua que

l'enfant se taisait parce que sa mère était endor-

mie, il prit ses outils pour aller aux champs et

Il avançait rapidement, la tête vide, effrayé

comme si devant lui un trou s'était brusquement

ouvert, un trou dans lequel il aurait été précipité

et dont jamais il n'aurait pu atteindre le fond. Il

cherchait mentalement un appui, mais tout le

s'engagea dans le sentier à grands pas.

fuyait. Il regarda autour de lui, mais ne vit que des visages ironiques. Les douleurs des Indiens pouvaient-elles être autre chose qu'un objet de moquerie? Ainsi, il n'y avait d'autre remède à ses souffrances que d'aller creuser un sillon. Et il enfonçait le soc de la charrue dans la terre et fouettait les bœufs avec furie. Toute sa matinée il la passa à répéter stupidement : « Comme si c'était un petit bébé » et tout en répétant ces mots, il sentait qu'avec les gouttes de sa sueur

Résumé :

Le récit se situe en Equateur, dans les

années trente. Don Alfonso Pereira, pro-

priétaire foncier, doit trouver les moyens de payer ses dettes, quand il rencontre

Julio Pereira, son oncle et principal créancier. Celui-ci l'invite à faire un effort pour mettre en valeur le domaine de Cuchi-

tambo que Don Alfonso a hérité de son père et qu'il a tendance à laisser à l'aban-

don. Il y a, lui dit Julio, de quoi faire de

bons profits, en exploitant les forêts d'alentours. Il suffit de construire une

route et de chasser les Indiens qui y

disposent d'un lopin de terre (les Huasi-

pungo). Convaincu par son oncle, Don Alfonso se rend à Cuchitambo. Arrivé sur

place, il prend ses dispositions pour met-

Un comité patriotique pour les corvées

de la route est organisé sur l'ordre du

tre ses projets à exécution.

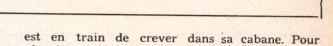
tombaient ses larmes. A midi, il ne put maîtriser davantage son inquiétude. Abandonnant ses bêtes, sans prévenir personne, parce qu'on ne l'aurait pas laissé partir, il commença à remonter la colline sans se soucier des cris du majordome.

Le vent qui soufflait du marais, le parfum de la terre fraîchement retournée rafraîchissaient ses pensées, sans pour cela ralentir sa course.

L'enfant pleurait. Il entoura de ses bras les jambes de son père, l'empêchant d'entrer dans la cabane et répétant avec un cri plaintif :

Maman... maman...

Au milieu de la pièce, à demi-nue, violacée, la Cunshi se tordait, les yeux exorbités, les cheveux enroulés autour des épaules. « Ce doit être le mal qui est entré en elle, le mal qui l'oblige à se tordre ainsi, le mal qui la fera souffrir jusqu'à la tuer », pensa l'Andrès avec épouvante : et poussé par le besoin impérieux de dominer l'esprit du mal, il se jeta sur la malade, paralysant ses mouvements de toute la force de ses mains, lui maintenant les bras, la clouant au sol. La femme poussa un cri atroce. Les cheveux en désordre, râlant, elle s'arc-bouta, mais l'Indien avec son genou l'empêcha de remuer. Quelques minutes se passèrent ainsi; puis la Cunshi, dans une dernière contorsion, essaya de se libérer du poids qui l'écrasait et tomba dans une prostration complète, dans un silence rigide. Désespéré, devant cette impassibilité, l'Andrès chercha une nouvelle résistance; il pesa avec plus d'opiniâtreté sur les chairs molles, sur le corps sans force, sur cette chose qui ne répondait plus. Son désespoir le jeta sur le sol. Il s'obstinait à cherchait la vie là où il n'y avait plus qu'un cadavre. Pourquoi ne remuait-elle pas ? Il se sentait de taille à dominer tous les esprits du mal pour si convulsifs qu'ils



s'installe dans les maisons.

n'avoir pas voulu écouter.

curé et du maître Don Alfonso par les

Les Indiens sont mobilisés par des dis-

cours et partent enthousiastes. Mais après

quelques jours, les difficultés s'accumulent. Le maître décide de relever le moral

La route est construite dans des délais

records. Don Alfonso n'hésitant pas à sacrifier la vie de dizaines d'Indiens, afin

de gagner du temps, en les faisant passer

à travers les marais. L'existence de la route

modifie l'économie du village, les Indiens sont réduits à la misère la plus noire.

Affamés, ils vont réclamer du secours à

Don Alfonso comme il est de tradițion

chaque année. Celui-ci refuse et la famine

par la distribution d'eau-de-vie.

frères Ruata.

- Mais maintenant, vous voudrez bien demander un peu quelque chose au patron pour l'enter-

- Je vais voir s'il veut donner, répondit le Policarpio, intéressé : une commission était susceptible de lui revenir.

Les parents et les amis commençaient à affluer.

Les Indiens musiciens (celui qui souffle dans une flûte et celui qui joue du tambour) se placèrent derrière la tête de la morte étendue sur le sol entre quatre mèches de suif qui brûlaient dans des pots d'argile cuite. Et ils attaquèrent l'air de Saint-Jean, air monotone, désespérant, qui ne devait cesser qu'au moment où la morte aurait sa sépulture.

Le mari, allié le plus proche de la morte, se plaça aux pieds du cadavre et accompagna ses larmes d'une série de lamentations interminables.

- Ay Cunshi sha.

— Ay jolie sha.

— Qui soignera les petits cochons ?

- Pourquoi tu pars sans emporter petit cochon d'Inde ?

- Ay Cunshi sha.

— Tu vas me laisser tout seul ?

Qui sèmera dans le huasipungo ?

Qui soignera le guagua ?

Ay... Ay... Ay...

Allons cueillir de l'herbe pour les cochons d'Inde.

Allons cueillir du bois dans la forêt.

Qui ira voir si la poule a pondu un œuf ?

— Ay Cunshi sha.

— Ay jolie sha.

- Pourquoi me laisser tout seul ?

— Le guagua est en train de pleurer. Le chien est en train de pleurer.

 Le maïs est en train de se plaindre. La forêt si sombre, elle est si sombre.

Nous n'avons plus ni maïs, ni mishoquito (1), ni zambito, nous n'avons rien... parce qu'il n'y a plus rien à semer.

Juste la faim pour pleurer.

 Où veux-tu qu'on trouve de la semence pour planter ?

- Ay Cunshi sha.

— Ay, ma toute jolie sha.

D'autres années viendront où nous aurons assez à manger.

- Mais pas cette année, taïta Diusitu nous a punis. Tu mourais de faim, mais il faut se taire, il faut se taire.

— Ay Cunshi sha.

— Ay ma toute jolie sha.

Les lèvres sèches, les yeux secs, la gorge sèche, l'âme sèche, l'Indien continuait de crier ; les vertus de sa femme y passèrent toutes ; dans le silence de la cabane, en face de ses compagnons ivres et sanglotants, il pouvait tout dire. Lorsqu'ils le virent épuisé, incapable de proférer autre chose que des sons inintelligibles et rauques, ils le traînèrent dans un coin où il reprit ses hoquets et ses plaintes.

Un autre parent prit sa place, après une od deux heures de lamentations il fut traîné à 301 tour dans un coin. La musique monotone du Saint-Jean et les barils de guarapo avancés par la Juana réveillaient lentement le chœur des

- C'est mon tour de chasquibay (2) murmura un des oncles de la défunte, et. saisissant la pleureuse par les aisselles pour l'enlever à ses sanglots, il se mit à sa place et commença sans plus tarder, à pousser des cris hystériques.

L'Andrès, lui, buvait ferme, comme s'il avait voulu oublier dans l'ivresse une haine qui venait de se faire jour en lui.

Cela dura trois jours.

(A suivre.)

Comme personne ne répondait, le majordome ouvrit la porte de l'enclos et, sur le seuil de la hutte, aspira l'air. Lorsqu'il se fut rendu compte de ce qui s'était passé, il affirma :

fussent. Il se plongea dans une longue contempla-

tion, penché sur ce visage décomposé, sur cette

écume sanguinolente qui, des commissures des lè-

de la morte, il ne put retenir davantage ses lar-

mes. Dehors, le guagua pleurait toujours et le

chien fatigué d'aboyer restait aux aguets, à l'om-

Dans l'après-midi, le Policarpio passa, en quête

- Andrès! Pourquoi es-tu parti en courant,

bre de la maison.

de nouvelles.

hein?

Muet, épuisé, penchant sa douleur sur le visage

vres, coulait sur le visage, jusqu'aux cheveux.

- C'est bien fait. Pour avoir voulu voler, pour avoir mangé de la charogne, l'Indien José Rafael

(1) Plante dont le bulbe est comestible.

(2) Lamentations des parents devant le cadavre.

10



#### ELRIDGE CLEAVER

## "Panthère noire"

#### **MASPERO Éditeur**

ANTHERE NOIRE » est un recueil de textes écrits par E. Cleaver, ministre de l'Information des Black Panthers entre sa libération conditionnelle en février 1967 et son exil forcé en novembre 1968. Depuis, recherché par la police US, il vit en Algérie.

Depuis le temps où il passait sa vie dans des centres de redressement et où il finit par être condamné à 14 ans de prison pour viol, bien des choses ont changé (cf. « Un Noir à l'ombre »). Eldridge Cleaver est passé de la révolte à l'activité militante. Libéré « sous parole » il ne va pas tarder à faire regretter cette « faveur » aux autorités californiennes, en se lançant dans l'activité révolutionnaire et il adhère au parti des Panthères Noires.

En prison, il a réfléchi. Il a beaucoup lu et il trouve chez Huey P. Newton et les Panthers cette qualité inappréciable qui transforme en actes ce que préconisait Malcom X: « ... Le courage révolutionnaire de ramasser un fusil ».

Entre l'activité militante, les discours, les tracasseries policières de l'Etat de Californie qui menace sans cesse de le jeter à nouveau en prison, qui l'appréhende au moindre motif, les flics racistes d'Oakland qui l'attirent dans un guet-apens où il échappe de peu à la mort, Elridge Cleaver trouve le moyen d'écrire.

« Le déclin des Musulmans Noirs », « La mort de Martin Luther King : requiem pour la non-violence », « Lettre ouverte à Ronald Reagen » — nous citons simplement quelques titres pour donner une idée des sujets que traite Cleaver. Ce sont des pamphlets, des discours, des articles qui tournent tous autour d'une idée centrale : les Noirs américains n'ont plus le choix. Ils doivent se battre. S'ils se battent seuls, ils seront vaincus, mais ils feront payer cher à l'impérialisme sa victoire « à la Pyrrhus ».

Si des milliers de John Brown (John Brown et ses fils, famille de blancs morts en combattant pour la libération des noirs esclaves du Sud pendant la guerre de sécession de 1861) les rejoignent, alors la guerre de race se transformera en une guerre de tout le peuple. Mais les Noirs ne peuvent attendre : ils doivent s'armer et lutter pour leur pouvoir.

Ecrits dans un style simple et direct, parfois familier et émaillé de mots d'argots, mais jamais vulgaire, les textes qui composent « Panthère Noire » sont à la fois d'impitoyables réquisitoires contre le racisme et la société capitaliste et aussi des pages très simples en faveur de la révolution. Que ce soit lorsqu'il déverse sa haine, son mépris et son ironie sur les « cochons » (flics) ou les « autorités qu'il appelle « Donald Duck » ou

« Mickey Mouse », ou que ce soit lorsqu'il raconte ses rêves de fraternité humaine entre les races, Elridge Cleaver touche juste. Ce sont les paroles d'un homme sérieux.

Bien sûr, il n'est pas marxiste. Il ne voit la classe ouvrière qu'à travers ses « syndicats pourris », La force révolutionnaire, il la voit dans la jeunesse, les chômeurs, le lumpen-prolétariat des villes. Ses positions sont empiriques. Mais autant il serait absurde de faire de lui un « marxiste prolétarien » autant il serait superficiel de ne pas reconnaître l'énorme chemin politique accompli par lui et ses camarades. Il y a dans « Panthère Noire » des belles pages sur la société sans classe, sans frontières et sans divisions de races, qui sont loin du verbiage anti-blancs des Blacks Muslims.

Mais Cleaver sait dire les choses franchement, sans mâcher ses mots. S'adressant à des jeunes avocats blancs, il les met en face de leurs responsabilités:

« Il n'y a pas de moyen terme... Parce que ceux du centre, ceux qui se tiennent à l'écart à regarder ces cochons brutaliser les gens, ils voient la botte qui écrase l'homme à terre et ils ne bougeront pas, ils se demandent encore à qui ils vont prêter main-forte. Vous tous, cochons qui désirez venir en aide au camp ennemi, je vous dis merde tout simplement et j'espère que quelque nègre vous attrapera dans une rue obscure et vous tuera. Vous tous qui ne choisissez pas ce camp, je vous aime. Et je reconnais votre dignité d'homme et j'espère que vous reconnaîtrez la mienne ».

Et pour « ceux qui n'ont pas choisi ce camp », comment ne pas reconnaître la dignité d'homme de celui qui déclare à un journaliste de « Playboy » qui lui demande s'il ne préférerait pas se retirer avec sa femme plutôt que d'affronter les flics :

« Je pourrais faire cela. Je pourrais me retirer... Je pourrais me trouver une piaule loin de toute cette merde. Je pourrais aller trouver mon agent de mise en liberté et dire : « Ecoute, mon vieux, je ne veux pas retourner en prison. Je vais cesser de parler de la révolution. Je vais me mettre à écrire des poèmes ou des contes de fées... Mais le fait est que je me sens bien à travailler avec les frères du Black Panther Party. Je me sentirais misérable à faire autre chose. Que diable, pendant la plus grande partie de ma vie, j'ai été en conflit avec les autorités et maintenant que j'ai politisé ces conflits, je suis très content de travailler pour la Libération noire. Je ne peux pas m'imaginer jouant un autre rôle. Je préfèrerais mourir... »

Il y a des mots simples qui ne trompent pas. Il faut lire ce livre très fort d'un militant qui dit tout simplement à son audience : « Nous donnerons la liberté au monde et il vous sera possible de vous promener dans les rues la nuit, sans craindre que quelqu'un comme moi, ou qu'un autre nègre dingue, ou qu'un Mexicain, ou qu'un autre hippie ou yippie cinglés ne vous sautent des-

S'il se construit un Parti Ouvrier révolutionnaire aux USA, il aura bien de la chance d'avoir des hommes comme Eldridge Cleaver pour alliés.



Contre les militants noirs (ici un leader du « Parti du Peuple »), la police américaine emploie des méthodes expéditives.

#### CINÉMA

# "L'homme qui tua Liberty Valence"

Ce film, déjà ancien, réapparaît en cette période de vacances sur les écrans. Il nous vaut le plaisir de voir John Wayne — dans un rôle d'agriculteur plutôt que de cow-boy —, Lee Marvin en méchante brute, et un autre « grand » des westerns, James Stewart.

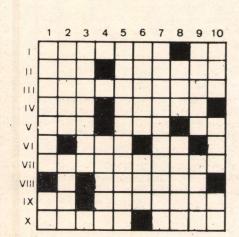
Western traditionnel? pas tellement, puisque dès la première image intervient le jeune avocat qui fait plus que tout confiance à la loi écrite et qui tient à la faire triompher de « la loi du plus fort » — et du meilleur fusil — de l'Ouest.

Le rythme lent du film nous permet de sourire tout au long de ce film aux personnages presque tous si gentils qu'ils ne cadrent pas avec l'idée que nous nous faisons — grâce aux westerns! — des rudes pionniers de l'Ouest...

Et, tout au long, on est sensible au charme que dégage cette peinture optimiste de la démocratie américaine en son âge d'or, quand les immigrants devenaient avec fierté Américains, quand les assemblées électorales et les votes réunissaient toute la population — mâle bien sûr —, quand les petits propriétaires triomphaient des grands et quand la réussite sociale était facile...

Bref, un film bien agréable à voir ou revoir en vacances.

S. FRIEDMANN.



HORIZONTALEMENT. — 1. Quoique bientôt centenaire, « Elle n'est pas morte »... et elle n'est pas près de l'être; préfixe. — 2. Pronom personnel; si on l'a enfermé dans un mausolée, c'est sans doute pour qu'il ne descende pas dans la rue. — 3. Comme son nom ne l'indique pas, elle essaie de rattraper la jeunesse. — 4. Personnel; affluent de la Mayenne. — 5. Un oncle qui ne vous donne pas envie d'avoir l'esprit de famille; filet; une des cibles du gouvernement. — 6. On l'a parfois derrière la tête; morceaux de chou. — 7. Tamisages. — 8. Lac iranien. — 9. Quand on l'est bien, on est noble; apprenties couturières. — 10. Pincée de tabac; on y mange vite, mais pas forcément bien.

VERTICALEMENT. — 1. Toujours en lutte; au début et à la fin de la NEP. — 2. Fait partie des îles Loyauté; caractérise le goût de certains apéritifs. — 3. Emanations pestilentielles. — 4. Muscles du dos. — 5. Postérieure. — 6. Ecrit le livre qui rapporte à un autre; gros fournisseur de ministres de la IV République. — 7. Eruptions. — 8. Courroux; cohésion. — 9. Occidentales, c'était les Amériques; ancienne monnaie chinoise. — 10. Arrivée au monde; crible; bouts de suif.

#### SOLUTIONS DU PROBLEME PRECEDENT

			9.							
	-		-	4	-					
1	L	A	F	A	R	G	U	E		В
				N						
				A						
				R						
1	2		D	C	C	L		C	0	a
				Н						
Vil	1	N		1	T	E		1	C	1
VIII										
				T						
X		E	В	E	N	E		S	E	S

#### RHONE-POULENC VITRY

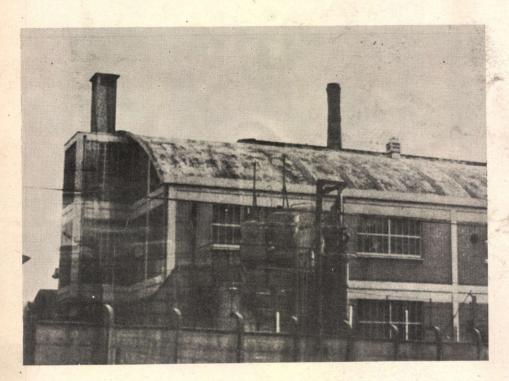
# La série des accidents continue

EPUIS quelques mois, les accidents se succèdent continuellement à Rhône-Poulenc. Bien sûr, les accidents sont fréquents dans les industries chimiques. Mais pourquoi? Parce que les patrons affichent le plus profond mépris pour les conditions de sécurité dans lesquelles travaillent les ouvriers, et ne font rien même après des accidents répétés.

Ci-dessous, un extrait de la « Lutte Ouvrière » Rhône-Poulenc relate le plus récent de ces accidents. Il y a de fortes chances, hélas, pour que ce ne soit pas le dernier.

Le 3 juillet, les travailleurs de l'usine purent entendre une détonation inquiétante. C'était un appareil de l'atelier PPO, qui venait d'exploser. Une fumée épaisse, jaunâtre se répandit autour de P.P.O. Les travailleurs de cet atelier se dirigeant péniblement à travers cette fumée en sortirent un à un, les uns le visage noirci, les autres avec quelques plaies à la figure. Un jeune ouvrier travaillant à P.P.O.,

Mais par contre, ce qui n'est pas un hasard, c'est la fréquence des accidents, potentiellement meurtriers à l'usine de Vitry. Si on ne connaît pas les raisons exactes de l'accident (probablement une décomposition du dérivé nitré qui se trouvait dans l'appareil) on peut dire que la direction est responsable de cet accident. Car il est inadmissible de concentrer un si grand nombre de fabrications dans un



Un aspect de l'usine de Vitry : production de pointe, mais bâtiments et conditions de

(Photo L.O.)

sortit plié en deux, intoxiqué par les vapeurs car il se trouvait sur une passerelle qu'il dut descendre par une échelle verticale, atteinte difficilement. Un travailleur fut dégagé par les pompiers, blessé à la jambe!

Voilà le bilan d'un accident qui aurait pu provoquer des morts!

En effet, les ouvriers de P.P.O. l'ont échappé belle! Quand la fumée fut dissipée, ils purent constater que le plafond était percé, l'appareil de 1.000 litres avait quitté sa charpente métallique et était tombé verticalement. Quant au couvercle muni de l'agitateur, il gisait dans une allée de l'atelier où les travailleurs circulent à longueur de journée pour leur travail. L'explosion avait été si violente que des vannes, des boulons, des bouts de tuyaux métallique, le moteur, les boîtes de disjoncteur avaient été projetés dans tous les coins de l'atelier. Les vitres volèrent en éclats. La verrière du bureau des contremaîtres fut projetée en mille morceaux dans le bureau et ce fut un hasard si un seul contremaître fut touché et s'en tira avec une légère plaie au cuir chevelu. Comme ce fut un hasard si cet accident n'a pas provoqué de morts, car à une minute près, un ouvrier aurait pu se trouver sur la trajectoire des projectiles lourds catapultés dans tous les azimuts.

atelier si petit. Les appareils sont les uns sur les autres et quand l'un explose, tous les travailleurs de l'atelier sont en danger.

De même qu'il est intolérable que des fabrications utilisant des dérivés nitrés qui sont instables, et donc sujet à des décompositions brutales, soient implantées dans un atelier parm d'autres fabrications alors que la précaution la plus élémentaire exigerait l'installation dans des blocs isolés.

De plus, le rythme des opérations que nous connaissons tous dans l'usine depuis deux ans nous expose continuellement à des accidents de ce genre.

C'en est assez; cette société qui se vante sur quatre pages de journal d'être la société industrielle française numéro un et de faire des bénéfices fabuleux, nous devons l'obliger à nous faire travailler dans des conditions ne mettant pas notre vie en danger!

Car dans l'état actuel des choses, nos patrons de R.P. sont de véritables assassins en puissance et nous devons tout faire pour les mettre en demeure que cela cesse tout de suite!

Nous voulons, quand nous entrons à l'usine le matin, être sûrs que nous en sortirons vivants le soir!

#### A RENAULT-BILLANCOURT

## Succès de la lutte des travailleurs de permanence

EITE année, le 15 août tombait un samedi c'est-à-dire un jour considéré comme ouvrable en matière de congé. Pour les travailleurs en vacances, il était donc chômé payé ce qui augmentait d'un jour la période des congés.

Pour les ouvriers travaillant pendant

Pour les ouvriers travaillant pendant les vacances (entretien, mise en route pour la rentrée) le samedi étant un jour normalement non travaillé, il n'était pas question de le payer.

question de le payer.

Cette situation qui se reproduit chaque fois qu'une fête légale tombe un samedi ou un dimanche, fait dépendre des hasards du calendrier le paiement de certains jours fériés. Déjà, avant les vacances, la revendication du 15 août chômé payé avait été mise en avant par de nombreux travailleurs et reprise par les syndicats.

Le 11 août 1970, la CGT et la CFDT publialent un tract commun réclamant le paiement de la journée du 15 août et appelant à un débrayage pour le vendredi 14 août de 14 h 30 à 15 h 30, devant la direction générale. Dès le lendemain 12 août, c'est-à-dire sans attendre le vendredi après-midi, des travailleurs du département 77 se rassemblaient à environ trois cent cinquante au carrefour Kermen - Zola. Les délégués furent reçus par la direction mais ressortirent avec une réponse négative.

Au cours d'un bref compte rendu, le délégué CGT déclara que « nous avions montré notre mécontentement, qu'il fallait reprendre le travail et continuer la lutte dans les ateliers pour les 10 jours (fériés chômés payés par an ». Puis il s'éclipsa entraînant une grande partie des

travailleurs. Néanmoins, une centaine d'ouvriers restèrent sur place, en affirmant qu'ils se battaient pour le paiement du 15 août. Le secrétaire CFDT intervint alors pour expliquer que son organisation « ne pouvait encourager la poursuite du mouvement, que cela s'inscrivait dans le cadre de la lutte pour les 10 jours fériés chômés payés par an ».

Les travail'eurs étaient étonnés de ces

Les travail'eurs étaient étonnés de ces prises de position des dirigeants syndi-

Le lendemain 13 août, une quarantaine de travailleurs du département 77 se réunissaient de nouveau. Le 18 juin, un tract de la CFDT informait les travailleurs que les ouvriers du Mans avaient obtenu le 15 août payé et que ceux qui travaillaient ce jour-là pourraient reprendre une journée de congé à partir du 1er septe.

née de congé à partir du 1er septe bre. Immédiatement, les travailleurs réunissent et décident de convoquer l'ensemble du département pour le lendemain 19 à 14 heures. Alors, sans attendre cela, dès le 19 au matin, la direction annonce aux représentants syndicaux le paiement d'une journée au mois d'août qui pourra être transformée en une journée de congé à partir du 1er septembre.

Il est bien évident que si la direction a cédé, c'est qu'elle a estimé que le mécontentement des travailleurs était suffisamment grand pour lui faire risquer des débrayages qui auraient perturbé la reprise. Les travailleurs ont su profiter d'une situation favorable pour faire triompher une de leurs revendications.

Ceci montre que la lutte paye toujours quand on sait choisir le moment et que l'on se montre décidé à la mener.

#### P.T.T. TRI MONTPARNASSE

# Une belle crapule

Un camarade antillais du transbordement vient de passer en conseil de discipline. Il a quatre mois de « mise à pied ».

Un jour qu'il était de repos, on lui téléphona deux fois mais le lendemain son chef se garda bien de l'avertir. L'ayant appris par ses collègues de travail, ce camarade demanda des explications au chef qui l'envoya promener. Depuis ce jour, le chef cherchait à le coincer. Dernièrement, il demanda à cet Antillais d'aller chercher un wagon. Celui-ci répondit qu'il voulait bien mais qu'il n'y arriverait pas tout seul puisque ordinairement il faut trois personnes pour faire ce travail. Le chef bondit sur l'occasion et lui mit un P.V. pour « refus d'obéissance et insultes à un supérieur». Les autres chefs se mirent de la partie et ce camarade fut convoqué en conseil de discipline.

Le chef, soutenu par l'Administration, a voulu ainsi marquer le coup et montrer qui était le maître dans cette galère.

La peine de notre camarade est

hors de proportion avec le motif de la sanction mais, pour l'exemple, il était nécessaire de sanctionner lourdement.

Faire perdre son salaire à un camarade pendant quatre mois, alors que nous n'avons que cela pour vivre est une attitude intolérable. Pour autant que nous le sachions, les PTT ne sont pas une maison de redressement mais bien une administration où nous venons pour travailler.

Alors que ce chef, qui semble avoir une prédilection marquée pour le garde-chiourme et un penchant pour la discipline (souvenons-nous qu'il était déjà à l'origine du licenciement d'un auxiliaire) change de métier. Après tout, l'armée embauche!

A moins qu'il ait la mémoire courte : il n'y a pas si longtemps, il avait un œil au beurre noir! Peut-être y prend-il goût?

> (Extrait du Bulletin PTT Tri Montparnasse)



Tri Montparnasse : bâtiments modernes et préjugés d'un autre âge.